

HISTOIRE POTTON HISTORY



Séjourner et repartir

Source : Archives de l'Association – Gare de Highwater, vers 1948

Association du patrimoine de Potton

www.patrimoinepotton.org
info@patrimoinepotton.org



Potton Heritage Association

www.pottonheritage.org
info@pottonheritage.org

Bienvenue à l'exposition**LES PONTS COUVERTS DANS LES CANTONS-DE-L'EST**

25 juin au 8 octobre, 10 h à 15 h
[les fins de semaine]

Grange ronde de Mansonville

L'Association du patrimoine de Potton, en collaboration avec M^{me} Louise Abbott, présente cet été une exposition ayant pour thème « Les ponts couverts des Cantons-de-l'Est », y compris ceux du canton de Potton.

Le pont de la Frontière y sera en vedette en raison de son unicité technique et architecturale ainsi que de son emplacement au-dessus de la gorge de la rivière Mud.

**Welcome to the Exhibition****THE COVERED BRIDGES OF THE EASTERN TOWNSHIPS**

June 25th to October 8th, 10 am to 3 pm
[on weekends]

Mansonville Round Barn

The Potton Heritage Association, in cooperation with M^{rs.} Louise Abbott, presents this summer an exhibition on the theme "The Covered Bridges of the Eastern Townships", including those of the Township of Potton.

Our *pont de la Frontière* will be featured because of its technical and architectural unicity and its location above the gorge of the Mud River.

Histoire Potton History**RÉDACTION – EDITORIAL TEAM**

Éditeur : Association du patrimoine de Potton
 Rédacteurs en chef : Jean-Louis Bertrand et
 Sandra Jewett

Comité éditorial : Conseil d'administration
 de l'Association

Révision : Jacqueline Robitaille

Graphisme : Serge Normand

Édition Web : Serge Normand

Impression : CRM, Magog

ABONNEMENTS : info@patrimoinepotton.org

SUBSCRIPTIONS: info@pottonheritage.org

Prix à l'unité de l'édition imprimée : 10 \$

Price for a printed copy: \$10

Histoire Potton History est publiée deux fois l'an
 et imprimée en 50 exemplaires.

Histoire Potton History is published twice a year,
 and 50 copies are printed.

Les droits d'auteur sont réservés par les auteurs à
 l'Association du patrimoine de Potton. La reproduction
 partielle des textes est toutefois autorisée, à la
 condition que la ou les sources en soient correctement
 citées. Cependant, les droits d'auteur de l'article
Séjourner et repartir sont réservés à M. Jean-Pierre
 Kesteman, Ph. D., professeur émérite de l'Université
 de Sherbrooke, historien et auteur. La reproduction
 totale ou partielle de ce texte n'est pas autorisée, sauf
 si l'auteur lui-même en donne par écrit la permission.
 Les auteurs assument l'entière responsabilité de leurs
 articles, et ce, à l'exonération complète de l'éditeur.

The rights to this work are reserved by the authors for
 the Potton Heritage Association. Reproduction, in part,
 of the text is permitted on condition that the source is
 correctly cited. However, the copyright of the article
To Sojourn and to Leave is reserved for M^r. Jean-
 Pierre Kesteman, Ph. D., professor emeritus of the
 University of Sherbrooke, historian and author. The
 total or partial reproduction of this text is not
 authorized, unless the author Jean-Pierre Kesteman
 gives in writing the permission. The authors take full
 responsibility for their articles and at full exemption
 for the publisher.

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada / Library and
 Archives Canada

N° ISSN 2291-8094 - 8108

Sommaire

A Word from our President	4
Le mot de la présidente	5

Séjourner et repartir

Mobilité géographique, rééquilibrages sociaux et culturels dans une région du Québec par Jean-Pierre Kesteman	6
---	---

To Sojourn and to Leave

Geographical Mobility, Social and Cultural Rebalancing in one Region of Quebec by Jean-Pierre Kesteman Translation by Sandra Jewett	18
--	----

**Les énigmes de Potton
Enigmas of Potton**

Sur les traces des francs-maçons à Potton par Gérard Leduc	30
---	----

On the Trail of Freemasonry in Potton by Gérard Leduc Translation by Sandra Jewett	34
--	----

Contes et légendes – Short Stories

Encounters Caused by Nature by Lillian Smith Sherrer	39
---	----

Rencontres liées à un besoin naturel par Lillian Smith Sherrer Traduction de Jean-Louis Bertrand	42
--	----

Chroniques – Chronicles

La démocratie à Potton Les élections de 1808, 1809 et 1810 Recherche de Jean-Louis Bertrand	44
---	----

Lire l'histoire – Reading History

<i>Aborder l'histoire des Cantons-de-l'Est</i> Présenté par l'auteur Jean-Pierre Kesteman	49
---	----

A Word from our President

It is with enthusiasm and pride that we begin the 4th year of publishing our magazine! Last year saw two special editions: the first celebrating the Association's 25th Anniversary and the second, devoted exclusively to the 150th Anniversary of the Masonic Lodge in Mansonville.

Featured in this volume is an article by Jean-Pierre Kesteman, professor emeritus of the University of Sherbrooke. "To Sojourn and to Leave" traces the impact of the various migratory movements of populations into and from the Eastern Townships in the 19th and 20th centuries. The historian shows that the newly arrived, were they Amerindian, American, British, French Canadian, Scottish or Irish, often crossed paths without ever really assimilating into cohesive settlements with each other. Often times these migrants soon left in search of other horizons. Culture shock resulted and, over time, a reversal of linguistic domination from majority English to majority French ensued. We will come back to this subject by applying Professor Kesteman's study to the Township of Potton. Suffice it to mention that, for the most of the Eastern Townships, the reversal of population and linguistic majorities occurred between 1870 and 1930. In Potton, however, it was only in 2011, as confirmed by the census, that these changed locally from an English to a French language majority.

As a follow-up to the 150th Anniversary celebrations of the Masonic Lodge in Mansonville, Gérard Leduc tells us of his discoveries about the traces of freemasonry in Potton, by decoding words and symbols, and the presence of Templars here. Only a part of his article....

Lilian Smith Sherrer, an accomplished storyteller born in Dunkin, reminisces with humour about her experiences in living with the outhouses of her youth. She is sure to amuse! In a more serious vein, Jean-Louis Bertrand continues with the history of democracy in Potton by discussing the elections of 1808, 1809 and 1810, as well as the War of 1812. In conclusion, may we suggest you read *Aborder l'histoire des Cantons-de-l'Est*, a book by Jean-Pierre Kesteman. It is an excellent introduction to the main facts of our local history.

I would be very remiss were I to neglect to mention the financial assistance we receive from the Municipality of the Township of Potton. Again this year, we were awarded a \$5,000 grant to enable us to continue with our publications and to sponsor another annual exhibition in the Round Barn. This year, Hans Walser, in collaboration with Louise Abbott, author and member of the Potton Heritage Association, will present an exhibition themed around the covered bridges of Potton and the Eastern Townships.

And with this, I know you'll find some good reading herein!

**Sandra Jewett, President
Potton Heritage Association**

Le mot de la présidente

Notre revue entame sa quatrième année d'existence avec enthousiasme. Nous revenons, dans la présente livraison, à notre formule habituelle après avoir publié en 2015 deux numéros spéciaux, l'un sur le 25^e anniversaire de l'Association et l'autre sur le 150^e anniversaire de la loge maçonnique de Mansonville.

Nous avons choisi de vous présenter à titre d'article principal un texte de l'historien Jean-Pierre Kesteman, professeur émérite de l'Université de Sherbrooke. « Séjourner et repartir » trace les impacts des mouvements migratoires dans les Cantons-de-l'Est aux XIX^e et XX^e siècles. Comme le démontre l'historien, les arrivants se croisent sans fusionner et souvent repartent vers d'autres horizons. Amérindiens, Américains, Britanniques, Canadiens français, Écossais, Irlandais. Un choc des cultures et un renversement de la majorité linguistique, d'anglaise à française. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet en appliquant l'étude du professeur Kesteman à l'échelle du Canton de Potton. Qu'il suffise de mentionner que, pour l'ensemble des Cantons-de-l'Est, le renversement de majorité s'opère entre 1870 et 1930. À Potton, ce n'est qu'au recensement de 2011 que la population de langue française devient majoritaire.

Gérard Leduc, dans la foulée du 150^e anniversaire de la loge maçonnique de Mansonville, nous fait part de ses découvertes sur les traces des francs-maçons à Potton. Mots codés et Templiers sont au rendez-vous.

Lilian Smith Sherrer, conteuse accomplie, nous remémore avec humour un passé révolu : les bécosses ou toilettes extérieures. Jean-Louis Bertrand poursuit sa chronique sur la démocratie à Potton en traitant des élections de 1808, 1809 et 1810 et de la guerre de 1812. Et pour finir, nous vous suggérons la lecture du livre de Jean-Pierre Kesteman, *Aborder l'histoire des Cantons-de-l'Est*, une excellente introduction aux faits saillants de notre histoire régionale.

Je me dois de souligner le soutien financier que la municipalité du Canton de Potton accorde à l'Association. Ce montant de 5 000 \$, renouvelé en 2016, nous permettra de poursuivre avec succès nos activités, particulièrement les publications et l'exposition annuelle à la grange ronde de Mansonville. Cette année, Hans Walser nous présentera les ponts couverts de Potton et des Cantons-de-l'Est avec la collaboration de Louise Abbott, auteure et membre de l'APP.

Bonne lecture!

Sandra Jewett, présidente
Association du patrimoine de Potton

Séjourner et repartir
Mobilité géographique, rééquilibres
sociaux et culturels
dans une région du Québec

Le cas des Cantons-de-l'Est
aux XIX^e et XX^e siècles

par
Jean-Pierre Kesteman, Ph. D.
professeur émérite
de l'Université de Sherbrooke

Note de la rédaction

Le professeur Kesteman a été invité, en 2012, à prononcer la conférence d'ouverture du congrès tenu conjointement par la Fédération Histoire Québec (FHQ) et le Québec Anglophone Heritage Network (QAHN), qui portait sur les Cantons-de-l'Est. Le texte de sa conférence a ensuite été publié dans la revue *Histoire Québec*, volume 18, numéro 1, 2012, aux pages 8 à 17. Nous remercions le professeur Kesteman et *Histoire Québec* de nous avoir autorisés à reproduire ce texte dans notre revue.

Professeur émérite de l'Université de Sherbrooke, Jean-Pierre Kesteman est diplômé des universités de Louvain (Belgique), de Sherbrooke et du Québec à Montréal (UQAM). Sa thèse de doctorat portait sur le développement du capitalisme industriel au XIX^e siècle dans la région de Sherbrooke. Il est l'auteur de nombreux livres sur l'histoire urbaine, économique et sociale du Québec, dont Histoire de Sherbrooke, 1802-2002, en 4 tomes, et coauteur de l'Histoire des Cantons de l'Est (HCE, voir note 1 à la fin de l'article).

L'historien n'est pas l'homme ou la femme du présent. Jadis, ce qu'on appelait « l'histoire contemporaine » s'arrêtait trois quarts de

siècle avant l'actualité. Cette réserve se justifiait, disait-on, par la difficulté, le risque, voire l'impossibilité de poser un jugement documenté sur les temps les plus récents.

Les sources écrites demeuraient en effet souvent inaccessibles ou partielles et, faute de pouvoir juger sur pièces, les historiens s'obligeaient à un devoir de réserve et préféraient s'abstenir de porter un jugement scientifique sur ce passé encore tout frais. De fait, l'impartialité qu'on attendait de l'historien s'exerçait plus difficilement lorsque les acteurs et les protagonistes de l'histoire étaient encore vivants.

Cela n'empêchait pas d'autres acteurs de s'attaquer au passé tout récent. Mais c'était alors sous le mode du récit événementiel, de la chronique ou du journalisme. L'historien ne s'aventurait pas dans les récits à sensation, ni dans les témoignages personnels. On ne le lui demandait pas, d'ailleurs.

Les temps ont changé. Le public cultivé vit aujourd'hui une accélération du temps et somme les historiens d'en dire le plus possible sur hier ou avant-hier. Des organismes qui commanditent le récit de l'histoire de leur municipalité ou de leur institution exigent que l'exposé soit bouclé jusqu'aux événements les plus récents. Une même approche se retrouve dans la série de volumes d'histoire régionale parrainée par l'Institut québécois de recherche sur la culture¹.

L'historien se voit donc contraint de raccourcir ce purgatoire du contemporain sous peine d'être dépassé par les sociologues, les spécialistes de la science politique ou les vulgarisateurs de tout poil. Cela ne va pas sans mal. Pensons au fait que ce n'est que tout récemment que se sont entrouvertes les anciennes archives soviétiques ou les archives du Vatican. Au Canada, comme dans d'autres pays, de nombreux documents, remontant à

plusieurs décennies, sont encore classés secrets ou frappés de conditions d'inaccessibilité.

Le temps de l'historien garde malgré tout une épaisseur de résistance incompressible. Pour avoir écrit des histoires de centaines ou de bicentennaires, l'auteur de ces lignes concède que, pour les trente dernières années du récit, il a joué davantage au chroniqueur qu'à l'historien². Bref, on ne peut faire fi du recul requis pour juger le passé. À peine commençons-nous aujourd'hui à mieux replacer la Révolution tranquille dans l'évolution du Québec au XX^e siècle.

Quand il joue au chroniqueur ou au journaliste, quand il foule le gazon tout frais du contemporain, un autre danger guette les pas de l'historien, l'anachronisme. Afin de rendre son récit plus vivant, plus moderne, plus sensationnel, il est tenté de recourir à des concepts, à une terminologie, à des façons de voir forgés pour l'analyse des problèmes les plus contemporains. Un procédé de projection du présent dans le passé qui s'avère souvent inadéquat.

L'interprétation historique ne consiste pas à habiller le passé avec les habits conceptuels ou terminologiques de la dernière mode. Car si on procède de la sorte, c'est justement l'originalité de la situation antérieure qui disparaît. À la limite, le passé et sa différence n'existent plus : le passé ne serait qu'un autre présent. Dès lors, la conscience historique se diluerait en une série infinie de moments sans lien les uns avec les autres. L'effacement de la chronologie et du contexte de causalités a ainsi dénaturé l'histoire telle que pratiquée dans les cours de l'ordre secondaire pour la réduire à une sociologie ou à une technologie du passé.

Ces réflexions d'ordre général m'amènent à examiner le cadre proposé aux travaux du présent congrès. Ceux-ci, rappelons-le, ont été

organisés sous le thème : *Les Cantons-de-l'Est : lieu de passage, terre d'accueil, espace d'intégration*. Les détails du programme reflètent d'emblée l'interprétation qu'ont faite de ces trois thèmes la plupart des conférenciers : un lieu de passage pour les peuples amérindiens, une terre d'accueil pour les immigrants du XIX^e siècle, un espace d'intégration pour ceux du XX^e siècle.

À première vue, certes, le découpage et la coloration donnée à ces trois périodes peuvent paraître un modèle intéressant d'analyse.

Il est néanmoins fort révélateur de confronter ces trois thématiques avec celles proposées pour le même congrès aux historiens anglophones. Si *Land of Passage* ne pose pas problème, par contre, vous admettez les différences de points de vue entre « terre d'accueil » et *Place of Settlement* ou entre « espace d'intégration » et *Home of Communities*. En effet, en français, « être accueilli en un endroit » comporte un sens plus fort que « s'établir, s'installer en un endroit ». De même, le concept français d'« intégration » insiste sur la notion d'ensemble alors que celui de *Home of Communities* se rapporte à la multiplicité.

Ainsi, simplement dans l'intitulé des thématiques observons-nous la différence, voire la divergence des lectures de notre histoire régionale proposée par chacune des deux communautés!

La thématique telle qu'exprimée en anglais évoque un vocabulaire historique, disons, neutre ou, en tout cas, peu marqué par la mode, car il était déjà utilisé au XIX^e siècle; par contre, deux des trois thèmes retenus en français postulent une interprétation ou une hypothèse davantage marquée par les préoccupations très contemporaines. L'accueil et l'intégration! N'est-ce pas le programme proposé aux réfugiés et aux immigrants du XXI^e siècle?

Il m'apparaît donc utile, en préliminaire à ce congrès, d'examiner les grands traits de l'histoire des Cantons-de-l'Est durant les deux derniers siècles qui peuvent se mesurer à l'aune de ces concepts : lieu de passage, accueil, intégration. Pour en arriver d'emblée au fait, voici les trois thèses que j'entends développer :

1. Le concept de lieu de passage, loin d'être limité à l'époque amérindienne, caractérise les diverses vagues d'immigrants qui ont abordé notre région depuis plus de 200 ans.

2. Sauf dans des cas très exceptionnels, les personnes venues s'établir dans la région n'ont été ni accueillies ni repoussées par les populations antérieures, mais ont fini par trouver leur place dans l'indifférence assez générale.

3. L'arrivée d'une vague migratoire ne s'est pas soldée par l'intégration au groupe antérieur, mais par le développement de cultures opposées, voire antagonistes. Et cette opposition ne trouve son dépérissement qu'avec l'arrivée d'une migration tierce, qui relance une nouvelle phase d'antagonisme.

Les Cantons-de-l'Est, un lieu de passage

Après la fin de la période amérindienne, marquée pendant près de dix mille ans par des formes constantes ou saisonnières de nomadisme, il est habituel de considérer les deux derniers siècles de l'histoire de la région comme celle de l'installation durable de populations venues d'Europe, parfois par le détour des États-Unis. Mais que signifie ici « durable »?

En effet, l'histoire des communautés qui, par vagues successives, sont arrivées dans les Cantons-de-l'Est aux XIX^e et XX^e siècles débouche sur l'évidence suivante : la grande majorité des individus et des familles n'a

séjourné dans la région que durant une période de temps limitée. Entendons ici : quelques mois, quelques années, le temps d'une génération ou d'une carrière. Par la suite, ces personnes reprennent leur chemin de migrants vers d'autres régions du continent nord-américain ou retournent au pays natal. La documentation sur ce phénomène est vaste et on ne retiendra ici qu'un certain nombre d'exemples suffisamment caractéristiques.

La première vague de peuplement dans la région est constituée d'Américains, surtout de la Nouvelle-Angleterre, qui s'installent dès les années 1790. Vingt ans plus tard, en 1812, on estime leur population à 20 000 personnes. Mais bientôt, la tendance s'inverse. En 1818, des observateurs locaux évaluent à environ 4 000 individus l'envergure de l'exode en direction de l'Ohio, de la Pennsylvanie, des Grands Lacs ou du Haut-Canada³.

À partir de 1834, des compagnies foncières comme la British American Land Company favorisent l'immigration provenant des îles britanniques et du nord de l'Europe. Rien que pour l'année 1836, 6 000 immigrants débarquent dans la région. Mais cette vague d'arrivées déclenche un effet en sens contraire, car des familles américaines implantées depuis une génération quittent la région pour les États plus à l'ouest⁴. Ainsi, des marchands américains solidement installés à Sherbrooke comme Tylar H. Moore ou Frederick Henry Goodhue, où ils ont développé des barrages, des moulins à scie et des fabriques de textile, vendent leurs installations pour partir, l'un vers l'Illinois, l'autre vers le Wisconsin⁵.

Mais la contagion du départ atteint bientôt les immigrants de fraîche date. À l'automne 1836, un groupe d'Allemands de Brême s'installe à Sherbrooke : ils travailleront à la construction du pont Aylmer et à l'ouverture de la rue King, mais ils s'éclipsent à l'été 1837⁶. Dans le

village nouvellement construit de Victoria, plusieurs centaines de colons britanniques, suédois ou allemands, à peine installés, abandonnent leurs terres en 1838 pour le Haut-Canada. Pour sa part, l'immigrant anglais P.H. Gosse, un homme instruit et opiniâtre, qui achète une terre à Compton en 1837, repart pour l'Ontario après deux saisons décevantes de culture⁷.

Dans la période de 1840 à 1860, on recense de nombreux cas de cultivateurs d'ascendance américaine des Townships qui partent s'établir dans le Michigan, le Wisconsin, l'Iowa ou même la Californie. Il en est de même pour des artisans, attirés par les nouvelles villes comme Chicago ou les centres manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre comme Lowell (Massachusetts). En 1860, un journaliste constate que *les dix dernières années ont vu un énorme exode de notre meilleure population vers l'Ouest*⁸.

Après la Guerre civile américaine (1861-1865), ces migrants rejoignent le Nevada, le Kansas, l'Alabama, le Nouveau-Mexique, le Montana. Par la suite, après 1885, avec l'achèvement du transcontinental du Canadien Pacifique, c'est l'ouverture de l'Ouest canadien qui attire une part importante de la communauté anglophone : les départs ciblent aussi bien les vastes terres vierges de l'Alberta ou de la Saskatchewan que les nouvelles villes de Calgary, d'Edmonton ou de Winnipeg⁹.

Les métropoles de Montréal et de Toronto demeureront des pôles d'attraction durant deux siècles.

Guerres, aléas climatiques, pauvreté des terroirs, isolement culturel peuvent expliquer en partie la brièveté relative du séjour dans les Townships. Mais ces causes sont plutôt des occasions ou des incitations à chercher fortune ailleurs. Car l'essentiel réside plus dans la séduction, parfois illusoire, de l'ailleurs que dans les déboires du présent.

Rappelons que les populations de souche américaine arrivées dans les Townships après 1793 ont déjà tout un passé de migrants¹⁰. Pour elles, comme d'ailleurs pour les immigrants d'Europe, l'avenir s'ouvre devant un espace continental vierge en constante progression, dit l'espace « de la frontière », qui caractérise l'Ouest américain jusqu'en 1890, l'Ouest canadien jusqu'en 1920.

À partir de 1850, on aurait pu croire que l'arrivée constante et massive d'immigrants canadiens-français dans les campagnes et les villes des Cantons-de-l'Est allait se solder par une sédentarisation de la population. Il n'en fut rien.

Dans les campagnes, les pionniers canadiens-français s'installent dans des terroirs plus montagneux, plus marécageux ou plus isolés. Leur agriculture familiale, moins commerciale que celle des townships peuplés d'Anglophones, les voue fréquemment à la gêne, à l'endettement ou à la pauvreté, ce qui entraîne leur exode vers les villes industrielles américaines. Cet exode est d'abord temporaire; il est parfois suivi de retour au pays, puis d'un nouveau départ, cette fois souvent irrémédiable. Entre 1880 et 1920, les rapports des curés sont sans illusion : *L'accroissement naturel de la population, écrit l'un d'eux, disparaît dans le fléau de l'émigration qui ne se ralentit pas un instant*¹¹.

Dans les villes de la région, la situation n'est pas meilleure. L'industrialisation attire, à partir de 1845, de nombreux Canadiens français venus des seigneuries, où les surplus démographiques ne peuvent trouver place dans les terroirs ancestraux. Ces migrations cycliques, ponctuées par les crises agricoles, déversent sur Sherbrooke, Coaticook, Magog ou Farnham des populations sans attaches, en quête de travail. La plupart de ces personnes forment une main-d'œuvre non spécialisée : terrassiers, manœuvres, charretiers, journaliers.

Jusqu'en 1930, alors que la frontière américaine leur sera fermée, cette population ouvrière canadienne-française offrira le spectacle d'un mouvement perpétuel. Elle se déplace en effet constamment d'une ville industrielle à une autre, migration qui a comme cadre le vaste espace polarisé sur les Cantons-de-l'Est, la région montréalaise et les innombrables villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre et, comme vecteur, un important réseau ferroviaire.

L'instabilité du séjour est en effet fortement liée à l'emploi, puisqu'il n'existe alors aucune aide aux chômeurs saisonniers ou de longue durée. Mais comme le marché du travail n'est pas encore unifié à travers le continent, il est souvent possible de trouver un emploi dans une autre ville, surtout aux États-Unis. Sans doute, quelques années plus tard, une nouvelle crise forcera ces anciens habitants des Cantons-de-l'Est à migrer une nouvelle fois, mais le retour automatique dans la ville d'origine est rarement garanti.

C'est ainsi qu'on peut expliquer qu'en épluchant de dix en dix ans les listes nominatives des recensements, on ne retrouve que peu de familles ouvrières canadiennes-françaises qui étaient présentes dans une ville donnée une décennie plus tôt.

Il faut donc imaginer une sorte de ballet incessant d'arrivées et de départs plutôt que l'installation durable de familles qui feront souche dans les villes de la région.

Si, au XIX^e siècle, le phénomène du séjour suivi du départ est attesté par des témoins d'époque, par des contrats notariés, par des journaux ou par l'étude des listes nominatives de recensement, à partir du XX^e siècle, c'est la statistique gouvernementale qui fournit un autre type de données relatives à la croissance (ou à la perte) de population. Les conclusions

sont encore une fois limpides : l'ampleur de l'émigration dépasse celle de l'immigration.

La démographie des Cantons-de-l'Est, malgré l'accroissement naturel soutenu, essentiellement dû au taux de natalité élevé des Canadiens français et des catholiques jusqu'en 1965, demeure marquée par un déficit migratoire structurel et important.

Le tableau 1 permet de constater qu'en à peine 70 ans, les comtés les plus à l'est (Hautes-Appalaches) ont perdu près de 94 000 habitants.

TABLEAU 1
Solde démographique des comtés des
Cantons-de-l'Est, 1901-1971 ⁽¹⁾

	1901-31	1931-51	1951-71
Piedmont ⁽²⁾	- 21 146	- 672	- 2 382
Etrie hors Sherbrooke ⁽³⁾	- 10 078	- 2 274	- 17 730
Hautes-Appalaches ⁽⁴⁾	- 37 682	- 23 125	- 33 058
Sherbrooke ⁽⁵⁾	+ 9 676	+ 9 699	+ 10 832
Cantons-de-l'Est	- 59 230	- 16 372	- 42 348

Notes :

(1) Naissances moins décès moins écart de population entre deux ou plusieurs recensements.

(2) Brome, Missisquoi, Shefford

(3) Richmond, Stanstead

(4) Wolfe, Compton, Frontenac

(5) Comté de Sherbrooke.

Source : HCE, p. 484. Les données ont été compilées par l'auteur de l'article à partir des recensements du Canada et des statistiques du Bureau de la statistique du Québec.

Pour les comtés de l'ouest (Piedmont), le total des pertes se monte à 24 000, essentiellement dans la période avant 1930, et pour ceux du Centre (hors Sherbrooke) à 30 000. Seul le comté de Sherbrooke attire plus de personnes qu'il n'en perd, pour un gain net de 30 000 personnes. De manière générale, au XX^e siècle, en sept décennies, la région aura perdu près de 120 000 personnes.

Il s'agit de calculs statistiques, équilibrant des flux vers l'extérieur et d'autres flux vers l'intérieur de la région. Lorsqu'on se rappelle qu'une grande partie de l'exode de la population anglophone a été compensée par la venue de Francophones, on comprendra que ces chiffres sous-estiment le phénomène d'émigration.

Le concept de lieu de passage ne se limite donc pas à l'expérience amérindienne, mais caractérise également les diverses vagues d'immigrants qui ont abordé notre région depuis plus de 200 ans, dont les Canadiens français.

Face aux nouveaux venus, accueil, hostilité ou indifférence?

Parler de « terre d'accueil » est un concept récent, au sens où, dans la société contemporaine, certains membres de la communauté, souvent regroupés dans des associations caritatives ou d'aide sociale, accueillent dans une ville des réfugiés venus de pays en proie à des troubles politiques ou à des crises économiques.

De fait, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et surtout depuis une quarantaine d'années, plusieurs vagues d'immigrants de ce type ont trouvé un point d'ancrage, souvent temporaire, dans la région, essentiellement à Sherbrooke.

Le mouvement commence après 1945 avec des Européens, déplacés de leur pays d'origine

à la suite de l'exode devant l'avance des troupes soviétiques et le recul des armées allemandes. Ils ont été provisoirement regroupés en Allemagne et en Autriche dans des camps dits de « personnes déplacées ». On signale ainsi l'arrivée d'immigrants des pays baltes (Lettonie, Estonie) à Sherbrooke en 1948, qui logent dans d'anciens camps militaires et sont embauchés par des usines textiles en manque de main-d'œuvre qualifiée¹².

La guerre froide nous valut en 1956 l'arrivée de Hongrois, puis ce fut le tour de Vietnamiens (*boat people* des années 1970). Par la suite, on dénombre des Latino-Américains fuyant les dictatures (Argentine, Chili, Nicaragua) ou, plus récemment, des Européens de l'Est après la chute du Mur ou avec les guerres de Yougoslavie (Russes, Serbes, etc.).

Toutefois, dans la plupart des cas, cette phase d'aide lors de l'accueil demeure brève, car un nombre important de ces personnes, en raison de leurs compétences ou de leur volonté de vivre de manière indépendante, accèdent rapidement à des occupations rémunérées. Dispersés dans le tissu social et professionnel, ces immigrants « accueillis » se fondent activement dans la masse et finissent souvent par quitter la région, aspirés par Montréal ou d'autres grandes villes du pays.

Pris dans ce sens, le concept de « société d'accueil » doit donc être vu comme un phénomène marginal. Il ne débouche pas, à notre avis, sur la reconnaissance d'une nouvelle communauté qui chercherait à se façonner une place dans la population. Il concerne davantage une attitude caritative à l'intérieur d'une politique gouvernementale d'immigration visant à ne pas concentrer les nouveaux arrivants dans la métropole montréalaise.

Le seul cas du genre que nous connaissons au XIX^e siècle est relatif à l'arrivée inopinée à

Sherbrooke d'immigrants écossais des Hébrides, qui débarquent sans provisions et qu'une campagne de charité va aider à traverser l'hiver¹³.

À l'inverse de l'attitude d'accueil, l'historien se doit de relever plusieurs cas de méfiance des populations régionales vis-à-vis des étrangers « de passage ». Il faut dire que la présence de ces étrangers est généralement associée à des délits, voire même à des troubles sociaux. Nous nous limiterons à citer les violences attribuées aux travailleurs irlandais employés à la construction du chemin de fer entre 1851 et 1853¹⁴, ou à l'hostilité déclarée de la population contre les « briseurs de grève » italiens recrutés par la compagnie ferroviaire du Grand-Tronc en 1899¹⁵.

Ces cas demeurent limités et circonstanciels. En fait, l'énorme majorité des immigrants canadiens ou étrangers qui ont abordé la région depuis plus de 160 ans n'ont été ni accueillis ni repoussés. Le concept d'accueil ne s'applique pas à ces dizaines de milliers d'individus ou de familles qui jettent l'ancre, souvent pour un temps limité, trouvent du travail en ville ou défrichent une terre.

Le fait qu'au XIX^e siècle, les diverses communautés ethniques s'éparpillent dans des terres vierges à l'écart des autres communautés minimise d'autant les occasions de conflit entre groupes religieux ou ethniques antagonistes¹⁶. Les Cantons-de-l'Est du XIX^e siècle composent ainsi une mosaïque ethnoculturelle, différente du *melting pot* américain ou du récent multiculturalisme canadien.

Intégration de communautés ou juxtaposition antagonique de cultures?

L'histoire des Cantons-de-l'Est est emblématique pour avoir connu un renversement complet de la majorité

linguistique et culturelle en l'espace de deux siècles. Une population, d'origine américaine ou britannique, anglophone et essentiellement non catholique va devoir composer avec des vagues de Canadiens de langue française et de religion catholique.

Aujourd'hui, la région compte encore de 7 à 8 % d'Anglophones. On peut situer le moment de renversement des majorités entre 1870 et 1930, selon les comtés. Il s'agit indéniablement d'un phénomène de long terme qui connut, selon les conjonctures, ralentissements et accélérations.

C'est sur cette toile de fond qu'il faut situer la question de l'installation dans la région de vagues successives d'immigrants aux traits culturels bien différenciés (langues, mentalités, religions, etc.) et de l'éventuelle intégration de ces populations nouvelles aux structures et mentalités en place.

Notons d'emblée que notre région n'a pas connu de monolithisme culturel. Elle a plutôt connu des tensions dynamiques entre deux cultures ou deux phases de la culture. Ces tensions ont pu mener à des clivages, voire des césures dans le tissu social. Mais lorsqu'un troisième groupe aux traits plus marqués entre dans le décor et finit par constituer un élément important de la société, alors à ce moment-là, les clivages ou oppositions antérieurs s'atténuent pour faire bloc contre l'AUTRE, contre le tiers, dont la présence est trop différente ou menaçante.

La tension culturelle la plus ancienne dans la région fut le clivage entre, d'une part, les Loyalistes et les Britanniques immigrés et, d'autre part, les Américains d'esprit républicain, établis dans les Townships non pour des motifs idéologiques et politiques, mais pour des raisons économiques.

Les Américains sont les fils des Révolutionnaires de 1776. Ils sont le premier peuple colonisé à avoir arraché par les armes son indépendance. Ils privilégient la démocratie locale, de proximité, par laquelle des individus libres et propriétaires consentent à se taxer pour se doter de routes ou d'écoles. Ils ont un sens de la liberté individuelle, de l'initiative et se méfient de l'étatisme.

Leur sentiment religieux est plus à l'aise dans les églises évangéliques, les sectes ou les dissidences.

Ils reprocheront aux Loyalistes et aux immigrants britanniques, surtout anglais, arrivés après 1815, de s'enrégimenter dans des superstructures dirigistes (royauté anglaise, Église anglicane, pouvoir colonial) et de valoriser une mentalité conservatrice, d'accorder du respect à la noblesse et à la naissance, d'obéir aux ordres venus d'en haut.

Ces oppositions débouchent sur des tensions, parfois politiques. Ainsi, dans les années 1830, plusieurs Américains des Townships prennent le parti de Papineau contre le pouvoir colonial britannique.

Vers 1850, la volonté de descendants d'Américains de s'annexer aux États-Unis plutôt que de s'accommoder de la dépendance coloniale britannique se manifeste dans le Mouvement annexionniste¹⁷.

La Confédération de 1867 modifie la situation de tous les Anglophones des Townships (Américains et Britanniques). De membres de la majorité canadienne, ils deviennent en effet une minorité dans la nouvelle Province de Québec. Au même moment, l'industrialisation de la région attire dans les villes une population ouvrière en grande partie canadienne-française. Les tensions entre Américains et Britanniques s'estompent, car les voici confrontés à la venue d'une tierce culture, catholique et française, qu'ils

perçoivent comme une menace ou une invasion.

Dès 1863, un intense mouvement d'opinion mobilise les élites anglophones. Face aux craintes suscitées par les pouvoirs de la future Province de Québec, ils recherchent des solutions politiques¹⁸. Ils finiront par les trouver dans les garanties constitutionnelles du gouvernement fédéral, négociées à la dernière minute par Alexander Galt¹⁹. Les clauses les plus importantes protégeront les limites des comtés de la région et les droits des minorités en matière scolaire²⁰. Dans les décennies suivantes, la vigilance restera toutefois de mise parmi les plus radicaux des leaders d'opinion comme John H. Graham ou Robert Sellar²¹. On connaît néanmoins peu de violence interethnique, qui sera limitée à des cas très circonstanciels ou individuels.

Durant environ un siècle, entre 1870 et 1950, la coexistence des deux cultures se traduira par des clivages profonds au sein de la société régionale, particulièrement en milieu urbain. Ces divisions ont rapport à la langue, à la religion, à la morale et à la nature de la société civile. Parmi les questions qui divisent les communautés, citons : la vente d'alcool, la propriété privée ou publique des services, l'éducation confessionnelle, la place des symboles religieux dans l'espace public, la neutralité des associations, la fierté impériale britannique, la place des femmes dans la société, la contraception, la morale des loisirs et du vêtement.

Cette coexistence ne connaîtra pas l'intégration d'un groupe dans l'autre, ni même une dynamique débouchant sur une troisième culture qui les aurait réunis²². Seul le lent glissement du poids de la population anglo-protestante modifiera l'intensité de la césure culturelle, en accordant de plus en plus de poids aux valeurs françaises et catholiques²³.

La période 1880-1920 correspond à un relatif équilibre entre les deux communautés. Les Franco-catholiques manifesteront alors davantage leurs revendications.

Divers événements les favorisent : l'établissement d'un évêché catholique à Sherbrooke (1874), la pendaison de Louis Riel (1885), l'épisode nationaliste du gouvernement Honoré Mercier (1885-1892), l'apparition de ténors du nationalisme comme Henri Bourassa, de mouvements culturels comme le Monument National et la diffusion de journaux comme *La Tribune* (1910). Tout cela suscite la revendication d'une place sociale ou politique plus importante pour les Canadiens français. C'est le cas lors des élections où ils luttent dans les partis, tant libéral que conservateur, afin d'évincer les candidatures traditionnelles d'Anglo-protestants.

Par ailleurs, le déclin constant de leur poids démographique, qui s'accélère entre 1900 et 1945, pousse les Anglophones à des accommodements (!). Alors qu'ils deviennent minoritaires, ils proposent aux Francophones l'égalité, par alternance. On a appelé cette stratégie « la bonne entente ». Elle a valu cette présence à tour de rôle des maires des villes biethniques, des députés fédéraux et provinciaux des comtés et diverses ententes locales sur le partage du pouvoir politique²⁴.

Après 1920, on assiste chez les Canadiens français à une sorte de schizophrénie sociale et idéologique. L'anglais reste la langue du travail et d'une bonne partie du commerce et de l'affichage. L'organisation économique demeure aux mains des dirigeants anglo-montréalais, torontois ou américains. Mais en dehors de la vie matérielle, la vie culturelle est de plus en plus définie par le clergé catholique.

C'est l'époque où les ténors cléricaux développent, sans réserve aucune, une interprétation de leur installation dans les

Cantons-de-l'Est qui est la contrepartie de celle qu'en faisaient les leaders anglo-protestants. Alors que Jean I. Hunter évoque encore en 1939 *The French Invasion of the Eastern Townships*, l'abbé Auclair parlera de la pénétration catholique et française dans la région, la qualifiant « de leçon d'énergie nationale »²⁵. Bientôt commencera un mouvement partiel de francisation de la toponymie²⁶.

Si, sur le plan ouvrier, le clergé s'oppose aux syndicats américains et favorise les syndicats catholiques, ce même clergé régional rêve d'une société différente, aux valeurs ultramontaines, voire corporatistes (inspirées tant de l'Ancien Régime que des régimes autoritaires comme ceux de Salazar, Mussolini, Franco ou Pétain), une société qui ne connaîtrait aucune séparation entre la vie civile et les organisations catholiques²⁷. Ces théories postulent que, dorénavant, la société franco-catholique n'a plus à tenir compte d'un partage de la vie civile avec les Anglo-protestants.

À la fin des années soixante se met en place une nouvelle césure, cette fois entre deux segments de la population canadienne-française. Faute de temps ou d'espace, nous arrêterons néanmoins ici notre examen²⁸. Ces grands clivages dans la société des Cantons ont eu pour effet de marginaliser l'émergence de communautés culturelles tierces. Ici, le poids démographique et la couleur idéologique des blocs antagonistes (Loyalistes contre républicains américains, Anglo-protestants contre Franco-catholiques, bourgeois contre ouvriers, etc.) ont été déterminants.

L'arrivée d'autres immigrants venus de pays étrangers (européens, puis latino-américains, asiatiques et africains) aurait exigé, pour passer au stade de candidats à un rôle significatif dans le concert social régional, une plus large envergure démographique, alliée à

une nette spécificité raciale ou religieuse. Mais, dans la plupart des cas, ces arrivées ont rarement dépassé une cinquantaine d'adultes par groupe ethnique et n'ont pas été suivies, sauf exception, de récidence. Par ailleurs, leurs traits linguistiques ou religieux les prédisposaient à se rapprocher soit des Franco-catholiques, soit des Anglo-protestants²⁹.

Seuls trois groupes ethniques ont pu, à un moment donné, jouer un rôle d'appoint dans le concert communautaire régional. Citons les Irlandais, très présents à Sherbrooke et dans la région de Richmond, pont entre la communauté française catholique et la communauté anglophone. Les Écossais gaéliques et presbytériens installés dans les terres pauvres des Hautes-Appalaches, qui ont maintenu une sorte d'isolat pendant 50 ans avant d'être effacés par l'anglicisation, la scolarisation et l'exode rural³⁰. Et enfin, la communauté juive de Sherbrooke, entre 1870 et 1970³¹.

Certes, la région a connu au cours des décennies, et elle connaît encore, l'arrivée régulière de migrants d'origines variées. Les uns séjournent ici quelque temps puis repartent ailleurs, les autres s'assimilent lentement au groupe anglophone ou au groupe canadien-français³². Dans ce dernier cas, il s'agit plutôt d'individus ou de quelques familles isolées et, sauf la consonance onomastique ou parfois l'allégeance religieuse, ces personnes passent souvent inaperçues après une génération ou deux.

Il est temps de conclure. Pendant les deux derniers siècles, la culture régionale des Cantons-de-l'Est a évolué au gré des transformations lentes ou rapides des communautés ethniques, religieuses et linguistiques qui s'y sont succédé. Cette évolution a été marquée de manière contradictoire :

1. par l'instabilité géographique des communautés, pour lesquelles la région n'a longtemps été qu'un lieu de passage et de transition;
2. par la longue tendance à la cohabitation, à l'opposition, voire à l'antagonisme de deux cultures dominantes, les Anglo-protestants et les Canadiens français catholiques;
3. en corollaire, par l'absorption plus ou moins rapide des groupes tiers, proportionnellement au poids de leur groupe dans l'espace et dans le temps.

Tout cela suggère que les grandes mutations culturelles ne tiennent pas tellement aux valeurs des cultures en cause, mais davantage aux forces politiques et surtout démographiques qui les sous-tendent. Une société qui est affaiblie politiquement ou qui ne se renouvelle pas par ses enfants ne peut faire avancer ses valeurs culturelles. Elle meurt ou elle se folklorise.

Notes

¹ Pour les Cantons-de-l'Est, on se référera à : Jean-Pierre KESTEMAN, Peter SOUTHAM et Diane SAINT-PIERRE, *Histoire des Cantons de l'Est* (sic), Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, 1998, 829 p. (dorénavant cité : HCE) et plus récemment à : Guy LAPERRIÈRE, *Les Cantons-de-l'Est*, Québec, Presses de l'Université Laval (Institut québécois de recherche sur la culture, Collection : les régions du Québec. Histoire en bref, n° 13), 2009, 197 p.

² Entre autres : Jean-Pierre KESTEMAN, *Histoire de Lac-Mégantic*, Lac-Mégantic, 1985, 349 p.; ID., *La ville électrique. Un siècle d'électricité à Sherbrooke, 1880-1988*, Sherbrooke, Éditions Olivier, 1988, 234 p.; ID., *Histoire de Sherbrooke 1802-2002*, Sherbrooke, Éditions G.G.C., 2000-2002, 4 volumes.

³ Recensement effectué par Elisha Thomas dans : *Quebec Gazette*, 28 janvier 1819; Lettre d'Oliver Barker et autres à Louis Gugy, *Quebec Gazette*, 23 novembre 1818. La population du township de Barnston, évaluée en 1812 à 1434 habitants, n'en compte plus que 1168 en 1819, suite au départ de 51 familles pour *the Western States*.

⁴ HCE, p. 122-123.

⁵ Archives nationales du Québec à Sherbrooke, *notaire Bureau*, 4 mai 1836; 5 mars 1842; *notaire Ritchie*, n° 3618, 6 juillet 1842.

⁶ *Montreal Gazette*, 15 décembre 1837.

⁷ P. H. GOSSE, *Farm Journal*, Archives nationales du Canada, R 2692-0-3-E.

⁸ *Stanstead Journal*, 7 mars 1861.

⁹ « Un bon nombre de citoyens de Richmond et de Melbourne ont émigré vers le Nord-Ouest ces dernières années », *Progrès de l'Est*, 7 avril 1885.

¹⁰ Pour un grand nombre de familles américaines qui s'installent dans Barnston entre 1796 et 1812, les Cantons-de-l'Est constituent le troisième ou le quatrième établissement successif en un demi-siècle : Jean-Pierre KESTEMAN, *De Barnston à Coaticook. La naissance d'un village industriel en Estrie, 1792-1867*, Sherbrooke, Éditions G.G.C., 2011, 356 p., p. 65.

¹¹ HCE, p. 262-264.

¹² *La Tribune*, Sherbrooke, 9 décembre 1948.

¹³ *Montreal Gazette*, 6 novembre 1838, 22 août 1842.

¹⁴ Jean-Pierre KESTEMAN, « Les travailleurs à la construction du chemin de fer dans la région de Sherbrooke (1851-1853) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, n° 31, 1978, p. 525-545; ID., *De Barnston à Coaticook...*, op.cit., p. 154-155.

¹⁵ *Sherbrooke Daily Record*, 17 juin 1899 (Richmond).

¹⁶ HCE, p. 245-250. Le fractionnement des municipalités bi-ethniques permet de résoudre le problème en milieu rural, comme à Winslow, Whitton, Windsor ou Marston. Quant aux réactions des Orangistes face à l'arrivée d'Irlandais vers 1850-1860, elles se sont limitées à quelques défilés « l'épée au côté » à Sherbrooke (*Pionnier de Sherbrooke*, 21 juillet 1871).

¹⁷ HCE, p. 176-178, 423-424; voir aussi : J.I. LITTLE, *State and Society in Transition. The Politics of Institutional Reform in the Eastern Townships, 1838-1852*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1997, 320 p.; ID., *Loyalties in Conflict. A Canadian Borderland in War and Rebellion, 1812-1840*, University of Toronto Press, 2008, 182 p.

¹⁸ L'idée est lancée en 1863 de créer un parti politique unifié anglophone pour s'opposer à la mainmise d'une majorité française et cléricale sur les terres de la Couronne, l'éducation, le système municipal ou le découpage électoral : HCE, p. 425-426.

¹⁹ *Sherbrooke Gazette*, 19, 26 novembre 1864; *Stanstead Journal*, 24 novembre, 1^{er}, 8 et 15 décembre 1864; *Canadian Gleaner*, 2 décembre 1864.

²⁰ *Acte de l'Amérique du Nord britannique*, articles 60 et 93 et annexe 2.

²¹ En plus de son hebdomadaire *The Canadian Gleaner*, publié dans le comté d'Huntingdon, SELLAR est célèbre pour son best-seller *The Tragedy of Quebec. The Expulsion of its Protestant Farmers*, Huntingdon, 1907 et sq., 120 p., plusieurs fois réédité. John Hamilton Graham est à la fois un des grands maîtres de la franc-maçonnerie au Québec et l'éditeur du *Richmond Guardian*.

²² Néanmoins, durant la période antérieure à 1875, se manifeste une tendance chez certains Canadiens français à épouser des non-catholiques, à se convertir et à angliciser leur nom.

²³ Pour des études de cas sur cette problématique, voir : Jean-Pierre KESTEMAN, « Le comportement associatif dans une ville biculturelle : Sherbrooke, 1850-1920 », dans Roger LEVASSEUR, dir., *De la sociabilité : spécificité et mutations*, Montréal, Boréal, 1990, p. 269-280; Wolfgang HELBICH, « Bicultural Cohabitation in Waterloo, Quebec, 1850-1925 », *Journal of Eastern Townships Studies / Revue d'études des Cantons-de-l'Est*, n° 6, 1995, p. 57-68; Judith BECKER et Wolfgang HELBICH, « Catholiques et protestants à Waterloo, Qué., 1860-1920 : des relations complexes dans une période de changement de majorité », *Études*

d'histoire religieuse, vol. 66, Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2000, p. 29-48.

²⁴ Le terme de bonne entente apparaît pour la première fois dans *Le Pionnier* du 14 septembre 1867.

²⁵ Jean I. HUNTER, *The French Invasion of the Eastern Townships. A Regional Study*, thèse de maîtrise en sociologie, Université McGill, 1939; Élie-J. AUCLAIR, « La pénétration catholique et française dans les Cantons-de-l'Est. Leçon d'énergie nationale » dans *Semaines sociales du Canada, V^e session, Sherbrooke, 1924*, Montréal, Action française, 1924, p. 360-373.

²⁶ On lui doit, entre autres, la création du néologisme Estrie pour remplacer Cantons-de-l'Est, considéré comme un calque des *Eastern Townships*. Jean MERCIER. *L'Estrie*, Sherbrooke, Apostolat de la Presse, 1964, 262 p.

²⁷ Ce courant fut assez actif dans l'organisation paysanne à l'intérieur de l'Union catholique des cultivateurs. Voir : Jean-Pierre KESTEMAN, *Histoire du syndicalisme agricole au Québec*, UCC-UPA, Montréal, Boréal, 2^e édition, 2004.

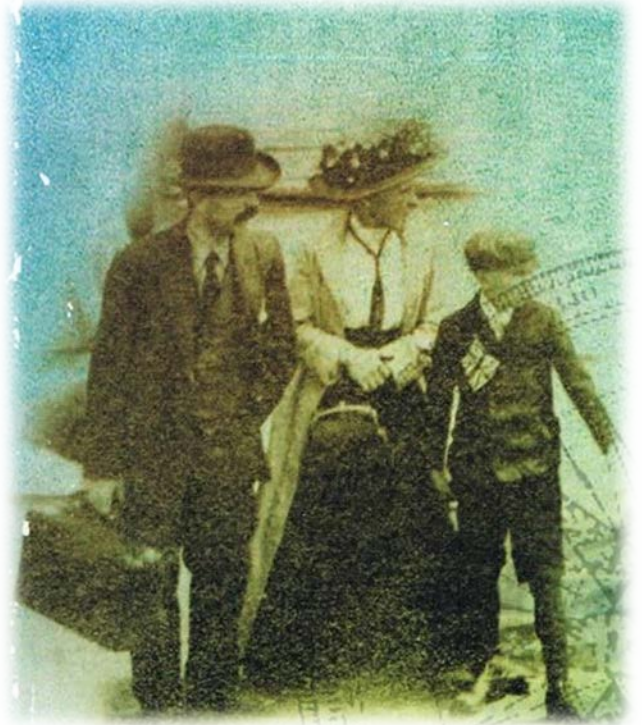
²⁸ Ce modèle d'analyse de la relance d'un nouvel antagonisme par l'arrivée d'une tierce culture et l'affaiblissement des divergences antérieures pourrait certes être appliqué à d'autres phénomènes historiques dans l'histoire des Cantons-de-l'Est. Mentionnons, à titre d'exemple, l'émergence d'une classe ouvrière face aux intérêts conjugués de la bourgeoisie anglophone et de la petite bourgeoisie francophone (1880-1950). Ou le nouveau clivage de la période postérieure à la marginalisation de l'élément anglophone (après 1950), lorsque la société canadienne-française régionale est traversée par l'opposition entre les petits propriétaires ruraux et urbains sensibles aux mouvements antiétatiques et anticapitalistes comme le Crédit social, d'une part, et la nouvelle classe de professionnels et d'universitaires, qui s'appuie sur l'intervention de l'État québécois issu de la Révolution tranquille.

²⁹ Dans les années 1880, plusieurs familles belges viennent s'installer à Sherbrooke. Elles fondent en 1888 une société de secours mutuel, mais décident de fêter la Saint-Jean-Baptiste avec les Canadiens français (*Progrès de l'Est*, 24 août 1888).

³⁰ Voir : Jean-Pierre KESTEMAN, *Les Écossais de langue gaélique des Cantons-de-l'Est*. Ross, Oscar Dhu, Morrison et les autres, Sherbrooke, Éditions G.G.C., 2000, 88 p.

³¹ Michael BENAZON, « Ostropol on the St. Francis: The Jewish Community of Sherbrooke, Quebec – A 120-Year Presence », *Journal of Eastern Townships Studies*, n^o 12, 1998, p. 21-50.

³² La région de Mansonville-Sutton reçoit, après 1945, de nombreux immigrants, mais répartis en une vingtaine de nationalités différentes (Ukrainiens, Polonais, Allemands, Suisses, etc.).



Les Cantons-de-l'Est/The Eastern Townships
(Source : Catherine Therrien, graphiste)

**To Sojourn and to Leave:
Geographical Mobility,
Social and Cultural Rebalancing
in one Region of Quebec**

**The Case of the Eastern Townships
in the 19th & 20th Centuries**

By Jean-Pierre Kesteman, Ph. D.

Professor Emeritus - University of Sherbrooke

Translation by Sandra Jewett

A note from the Editorial team:

In 2012, Professor Kesteman was the keynote speaker at a convention sponsored jointly by the Fédération Histoire Québec (FHQ) and the Quebec Anglophone Heritage Network (QAHN), which was themed on the Eastern Townships. The text of his address to that convention was published as an article in *Histoire Québec*, Volume 18, No. 1, 2012, pages 8 to 17. We thank Professor Kesteman and *Histoire Québec* for allowing us to reproduce his article in our magazine.

*Professor emeritus of the University of Sherbrooke, Jean-Pierre Kesteman graduated from the University of Louvain in Belgium, the University of Sherbrooke and UQAM (Université du Québec à Montreal). His doctoral thesis focused on the development of industrial capitalism in the 19th century in the Sherbrooke Region. He is the author of a number of books about the urban, economic and social history of Quebec, of which, *Histoire de Sherbrooke 1802 – 2002, in four volumes*, and is co-author of *Histoire des Cantons de l'Est* (hereinafter cited as HCE).*

The historian is not a man or woman of the present. Years ago, what was called “contemporary history” would stop three quarters of a century prior to real time. This

reservation was justified, it was said, by the difficulty, the risk, if not the impossibility, of making a documented judgment on the most recent times.

Written sources were indeed often inaccessible or partial; historians, unable to decide on the records, remained reserved, preferring to abstain from bringing any scientific judgment on this still very fresh past. In fact, the impartiality expected of the historian was made more difficult when the players and protagonists of history were still alive.

This did not prevent other players from delving into the most recent past. But then it was more in the style of an event-driven narrative, a chronicle or journalism. The historian would neither venture into sensational stories, nor into personal testimonials. Moreover, such was not asked of him.

Times have changed. Today's educated public lives in accelerated times, and wants historians to say as much as possible about yesterday or the day before. Organizations that commission the historical narrative of their municipality or of their institution require that the presentation include even the most recent events. A similar approach may be found in the series of volumes of regional history sponsored by the Institut québécois de recherche sur la culture¹.

The historian then finds himself hard pressed to shorten this purgatory of recent history at the risk of being overtaken by sociologists, political science specialists or popularizers of all stripes. This is not without difficulties. Consider the fact that it is only very recently that early Soviet records or Vatican archives were partially opened up. In Canada, as in other countries, many documents, going back several decades, are still classified as secret or under conditions restricting accessibility.

Time for the historian, in spite of everything, keeps a thickness of resistance that cannot be compressed. After having written histories of centenaries and bicentenaries, the author of these lines concedes that, for the last thirty years of his narrative, he has played more the role of a columnist than that of a historian². In short, we cannot ignore the hindsight necessary to judge the past. We are only barely beginning to better place the Quiet Revolution in the evolution of Quebec in the 20th century.

When he plays the role of a columnist or journalist, when he treads on the fresh turf of the contemporary, another danger plagues the steps of the historian – the anachronism. In order to render his account more alive, more modern, more sensational, he is tempted to resort to concepts, to a vocabulary, to different ways of seeing, forged for the analysis of the most contemporary problems. A method of projecting the present into the past which often proves to be inadequate.

Historical interpretation does not consist in dressing up the past in contemporary conceptual or terminological clothing. For if we do that, it is precisely the uniqueness of the previous situation that disappears. Ultimately, the past and its difference no longer exist: the past would be only another present. Therefore, historical consciousness dilutes itself into an infinite series of moments without connection one to another. The deletion of chronology and of the context of cause and effect distorts history to that taught at the high school level, reducing it to a sociology or a technology of the past.

These general reflections lead me to consider the framework proposed, in French, for the works of the present convention, which was organized around the theme: *Les Cantons-de-l'Est : lieu de passage, terre d'accueil, espace d'intégration* (literally translated: the Eastern Townships: place of passage, land of welcome

and integration space). These are well reflected by the interpretation brought by most of the guest speakers: a “place of passage” for the Amerindian peoples, a “land of welcome” for the immigrants of the 19th century, and an “integration space” for those of the 20th century.

At first glance, certainly, the breakdown and the complexion given to these three periods appear to be an interesting model for analysis.

It is nevertheless highly revealing to compare these three themes, as presented in French, with those proposed for the same convention of Anglophone historians. If “Land of Passage” presents no problems, by contrast, the differences in points of view between *terre d'accueil* and “Place of Settlement”, or between *espace d'intégration* and “Home of Communities” will be acknowledged. Indeed, the French theme *être accueilli en un endroit* (literally translated: to be welcomed in a place) conveys a stronger sense than the English “to establish, to settle oneself in a place”. Similarly, the French concept of *intégration* emphasizes the notion of togetherness, while that of “Home of Communities” relates to multiplicity.

Thus, simply within the theme titles, a difference may be observed, even a divergence in the readings of our regional history proposed by each of the two communities!

The themes, as expressed in English, call to mind a historical vocabulary, let's say, neutral or, in any case, less marked by fashion, since it was already used in the 19th century. On the other hand, two of the three themes retained in the French language apply an interpretation or a presumption marked by very contemporary concerns: *l'accueil* et *l'intégration* (welcome and integration)! Is it not the programme proposed for refugees and immigrants of the 21st century?

As a preliminary note to this convention, it seems therefore useful to look at the broad outline of the history of the Eastern Townships for the last two centuries which may be measured in terms of the concepts proposed in French: land of passage, welcome and integration. To get straight to the heart of the matter, here are the three theses I intend to develop:

1. The concept of “land of passage”, far from being limited to the epoch of the Amerindians, characterizes the different waves of immigrants who have arrived in our region for more than 200 years.
2. Except in very exceptional cases, the persons having come to settle in the region were neither welcomed nor pushed away by the previous populations, but rather ended up by finding their place in a generalized indifference.
3. The arrival of one migratory wave did not culminate in the integration with the previous group, but rather in the development of opposing cultures, even antagonistic. And this opposition did not die out until the arrival of a third migration, which revives a new phase of antagonism.

The Eastern Townships – a Land of Passage

After the end of the Amerindian period, marked by nearly 10,000 years of forms of constant or seasonal nomadism, the last two centuries of the region’s history are, as a rule, considered to be that of a lasting settlement of populations coming from Europe, sometimes by the detour of the United States. But, in this context, what does “lasting” mean?

Indeed, the history of communities who, in successive waves, arrived in the Eastern Townships in the 19th and 20th centuries, leads

to the following evidence: the great majority of individuals and families stayed in the region for only a limited time. By that, it is meant – a few months, a few years, the time of a generation, or for a career. After that, these people resumed their migratory path to other regions on the North American continent or returned to their native land. The documentation on this phenomenon is extensive, but for the present purposes, only a certain number of sufficiently characteristic examples will be retained.

The first wave of settlement in the region is made up of Americans, primarily from New England, who settle beginning in the 1790s. Twenty years later, in 1812, their population numbers are estimated at 20,000 persons. But soon, the trend reverses. In 1818, local observers estimate the scale of the exodus in the direction of Ohio, Pennsylvania, the Great Lakes Region or Upper Canada at around 4,000 individuals³.

From 1834, land companies such as the British American Land Company encourage immigration from the British Isles and the North of Europe. For 1836 alone, 6,000 immigrants land in the region. But this wave of arrivals triggers an inverse effect, because some American families, settled here for a generation, leave the region for the more Western States⁴. Thus, American merchants, like Tylar H. Moore or Frederick Henry Goodhue, solidly established in Sherbrooke sell their properties on which they had developed dams, saw mills and textile factories, and leave, one to Illinois and the other, to Wisconsin⁵.

And the contagion of departure soon reaches the newest immigrants. In the autumn of 1836, a group of Germans from Bremen settle in Sherbrooke, where they will work on the construction of the Aylmer Bridge and at the opening of King Street, but they leave in the

summer of 1837⁶. In the newly built village of Victoria, several hundred British, Swedish or German colonists, barely settled in, abandon their lands in 1838 and remove to Upper Canada. The English immigrant P.H. Goss, an educated and stubborn man, who buys a lot in Compton in 1837, leaves for Ontario after two disappointing growing seasons⁷.

In the period from 1840 to 1860, there are many cases of farmers of American ancestry who depart the Townships to establish themselves in Michigan, Wisconsin, Iowa or even California. It is the same for craftspeople, who are drawn by the new cities like Chicago or the manufacturing hubs of New England, like Lowell (Massachusetts). In 1860, a journalist notes that *the last ten years have seen an enormous exodus of our best population to the West*⁸.

After the American Civil War (1861-1865), these migrants reach Nevada, Kansas, Alabama, New Mexico, and Montana. Then, after the completion of the Canadian Pacific transcontinental railway in 1885, it is the opening up of Western Canada which attracts a significant proportion of the Anglophone community: these departures target the vast undeveloped lands of Alberta or Saskatchewan, as well as the new cities of Calgary, Edmonton or Winnipeg⁹.

The cities of Montreal and Toronto would remain poles of attraction for two centuries.

Wars, hazardous weather, poor soils and topography, as well as cultural isolation may partly explain the relative briefness of the stay in the Townships. But these causes are more opportunities or incentives to seek fortune elsewhere. Because the essential lies more in the seduction, sometimes imagined, that elsewhere is better than living in the disappointment of the present.

Remember that the population of native-born Americans who arrived in the Townships after 1793 have a past as migrants¹⁰. For these people, as elsewhere for the immigrants from Europe, the future opens on an undeveloped yet constantly progressing continental space, called "the Frontier", which characterizes the American West until 1890 and the Canadian West until 1920.

From 1850, one would have thought that the constant and massive arrival of French Canadian immigrants to the country and cities of the Townships was to result in a settlement of the population. It was not the case.

In the country, French Canadian pioneers settle on more mountainous, swampy or isolated terrains. Their family farms, less commercial than those of the Townships populated by Anglophones, are less successful, and these settlers are frequently doomed to indebtedness or to poverty, which precipitates their exodus to American industrial cities. At first, this exodus is temporary; sometimes followed by a return, and then a subsequent departure, this time often permanently. Between 1880 and 1920, priest reports are without illusions: *The natural growth of the population, writes one of them, is disappearing in the scourge of emigration which does not slow for one moment*¹¹.

In the cities of the region, the situation is no better. From 1845, industrialization draws many French Canadians from the seigneuries, where the demographic surpluses can find no place on the ancestral lands. These cyclical migrations, punctuated by agricultural crises, pour populations with no attachment, looking for work, into Sherbrooke, Coaticook, Magog or Farnham. For the most part, these persons form a non-specialized workforce of diggers, labourers, carters, day workers.

Until 1930, when the American border closes to them, this population of French-Canadian

workers will offer a show of constant movement. From one industrial centre to another, it moves, a migration that is framed by the broad space polarized on the Eastern Townships, the Montreal Region and countless manufacturing towns of New England, and, as vector, an extensive rail network.

The instability of the stay is indeed strongly linked to employment, since no aid exists for the unemployed, whether seasonal or long term. Because the labour market is not yet unified across the continent, it is often possible to find a job in another city, especially in the United States. Granted, a few years later, a new crisis would force these former Townships inhabitants to migrate once again, but an automatic return to the town of origin is seldom ensured.

This is borne out by peeling back, decade by decade, the nominative lists of censuses, showing that few working class French Canadian families who were present in a given town a decade earlier are still resident.

So, then, a kind of ceaseless ballet of arrivals and departures rather than a lasting settlement of families who will put down roots in the towns of the region must be imagined.

In the 19th century, the phenomenon of settling followed by leaving is attested by contemporary witnesses, by notarial contracts, in newspaper reports or by the study of the nominative lists of censuses; from the 20th century, it is government statistics that furnish another type of data relating to the growth (or to the loss) of populations. Once again, conclusions are clear: the magnitude of emigration surpasses that of immigration.

The demography of the Eastern Townships, in spite of a sustained natural increase essentially attributable to the high birth rates among French Canadians and Catholics until

1965, remains marked by a structural and important migratory deficit.

Table 1 shows that, in barely 70 years, the most Eastern counties (Hautes-Appalaches) lost nearly 94,000 residents.

TABLE 1
Demographic Imbalance of the Counties of the Eastern Townships, 1901-1971 ⁽¹⁾

	1901-31	1931-51	1951-71
Piedmont ⁽²⁾	- 21 146	- 672	- 2 382
Estrie, except Sherbrooke ⁽³⁾	- 10 078	- 2 274	- 17 730
Hautes-Appalaches ⁽⁴⁾	- 37 682	- 23 125	- 33 058
Sherbrooke ⁽⁵⁾	+ 9 676	+ 9 699	+ 10 832
Eastern Townships	- 59 230	- 16 372	- 42 348

Notes :

(1) Births minus deaths minus the population difference between two or more censuses;

(2) Brome, Missisquoi, Shefford;

(3) Richmond, Stanstead;

(4) Wolfe, Compton, Frontenac;

(5) County of Sherbrooke.

Source: HCE, p. 484. These data were compiled by the author of the article from censuses of Canada and figures obtained from the Bureau de la statistique du Québec.

Table 1 shows that, in barely 70 years, the most Eastern counties (Hautes-Appalaches) lost nearly 94,000 residents.

For the Western Counties (Piedmont), the total of losses reaches 24,000 essentially during the period before 1930, and for Centre Counties (except Sherbrooke), 30,000. Only the County of Sherbrooke draws more people than it loses, for a net gain of 30,000 persons. In general, in the 20th century, the region will have lost nearly 120,000 people in seven decades.

These are statistical calculations, balancing the outward flux from the region and other incoming flux to the region. When we consider that a large part of the exodus of the Anglophone population was offset by the arrival of the Francophones, we will understand that these figures underestimate the phenomenon of emigration.

The concept of a land of passage does not then limit itself to the Amerindian experience, but also characterizes the various waves of immigrants who came to our region for more than 200 years, of whom, the French Canadians.

In the Face of the Newly Arrived, Welcome, Hostility or Indifference?

To speak of a land of welcome is a recent concept, in the sense that, in modern society, certain community members, often grouped into charitable or social assistance organizations, welcome to a city, refugees having come from countries afflicted by political turmoil or by economic crises.

In fact, since the end of the Second World War and especially for the past forty years, several waves of immigrants of this type have found mooring, often temporary, in the region, primarily in Sherbrooke.

The movement begins after 1945 with Europeans, displaced from their homeland following the exodus ahead of the advance of Soviet troops and the retreat of the German

armies. They were in Germany and Austria in camps so-called “for displaced persons”. There is mention of the arrival in Sherbrooke of immigrants from the Baltic States of Latvia and Estonia, in 1948, who live in old military camps and are hired by the textile factories suffering from the lack of a qualified work force¹².

In 1956, the Cold War triggered the arrival of Hungarians, and then it was the Vietnamese (“boat people” of the 1970s). Following that, a number of Latin Americans fleeing the dictatorships (Argentina, Chile, Nicaragua) or, more recently, East Europeans, following the fall of the Berlin Wall or with the wars in Yugoslavia (Russians, Serbs, etc.).

Nevertheless, in most cases, this phase of relief, offered upon arrival, remains brief because a good number of these people, by reason of their skills or their determination for an independent life, quickly find paying jobs. Dispersed in the social and professional fabric, these “welcomed” immigrants quickly melt into the population and often leave the region, drawn by Montreal or other larger cities in the country.

Taken in this sense, the concept of a “welcoming society” should then be viewed as a marginal phenomenon. In our opinion, it does not lead to the recognition of a new community seeking to make a place within the population. It touches more on a charitable attitude within a governmental immigration policy seeking to avoid concentrating the new immigrant populations in the metropolis of Montreal.

The only case of that type that we know of in the 19th century concerns the unannounced arrival in Sherbrooke of Scottish immigrants from the Hebrides, who land with no provisions and that a charitable campaign will help to get through winter¹³.

To contrast an attitude of welcome, the historian must mention cases of distrust by the regional populations vis-à-vis strangers in transit - *'in passage'*. It must be said that the presence of these strangers is generally associated with offences, even to social unrest. We will limit ourselves to quoting violence attributed to Irish workers employed for the building of the railways between 1851 and 1853¹⁴, or to the hostility declared by the population against Italian "strike breakers" recruited by the Grand Trunk railway company in 1899¹⁵.

These cases remain limited and incidental. By far, the enormous majority of Canadian or foreign immigrants who have come to the region in the last 160 years were neither welcomed nor pushed away. The concept of welcome does not apply to these tens of thousands of individuals or families who put down anchor, often for a limited time, and find work in the city or clearing land.

The fact that, in the 19th century, various ethnic communities are spread throughout virgin lands, away from other communities, minimizes accordingly the extent for occasions of conflict between antagonistic religious or ethnic groups¹⁶. In this way, the Eastern Townships of the 19th century form an ethno-cultural mosaic, different from the American "melting pot" or recent Canadian multiculturalism.

Integration of Communities or Juxtaposition of Antagonistic Cultures?

The history of the Eastern Townships is emblematic for having known a complete reversal of the linguistic and cultural majority within the span of two centuries. A population of American or British origins, English speaking and essentially non-Catholic will have to work out living with waves of French language Canadians and of the Catholic religion.

Today, the regional numbers are still 7 to 8% Anglophone. The reversal of the majorities came between 1870 and 1930, depending on the County. It is undeniably a long-term phenomenon, which, depending on circumstances, has seen both acceleration and slowdown.

It is on this background that must be situated the question of settlement of successive waves of immigrants with very different cultural features (languages, attitudes, religions, etc.), and the eventual integration of these new populations into the structures and attitudes in place.

From the outset, it must be said that our region has not known cultural monolithism. Rather, there have been dynamic tensions between two cultures or two phases of culture. These tensions have led to divisions, if not breaks in the social fabric. But when a third group with stronger characteristics appears on the scene and succeeds in making up an important element within society, it is then that these divisions or previous oppositions fade and grow into a common front or faction against the OTHER, against this third party, whose presence is too different or threatening.

The oldest cultural tension in the region is the division between the Loyalists and British immigrants, on the one hand, and the republican spirited Americans, established in the Townships not for ideological and political motivations, but rather for economic reasons.

These two groups, apart from the English language (and again, the differences in pronunciation and vocabulary are already evident), have scarcely anything in common.

The Americans are the sons of the Revolutionaries of 1776. They are the first colonized people to have won independence by taking up arms. They favour local grass-roots

democracy, in which free individuals and proprietors agree to tax in order to provide schools or roads. They have a sense of individual freedom, initiative and mistrust state control.

Their religious spirit is more at ease in the Evangelical churches, in sects or with dissidents.

They will accuse the Loyalists and British immigrants, especially English, arrived after 1815 of enlisting in state-controlled superstructures (the English royalty, the Church of England, the Colonial power), valuing a conservative mentality, respecting nobility and birth, and following orders coming from above.

These opposing views lead to strain, sometimes political. Thus, in the 1830s, many Americans from the Townships support Papineau against the British Colonial powers.

Toward 1850, the will of American descendants to annex to the United States instead of reconciling to dependence upon the British Colonial rule shows up in the Annexionist movement^{17*}.

Confederation in 1867 modifies the situation of all Anglophones of the Townships (Americans and British). From members of the Canadian majority, they become a minority in the new Province of Quebec. At the same time, the industrialization of the region draws a predominately French Canadian worker-population into the cities. The tensions between the Americans and British dim, because both are confronted with the arrival of a third culture, Catholic and Francophone, that they perceive as a threat or an invasion.

From 1863, an intense swelling of public opinion mobilizes the Anglophone elite. Faced with fears induced by the power of the future Province of Quebec, they seek political

solutions. They end by finding them in constitutional guarantees by the Federal Government, negotiated at the last minute by Alexander Galt¹⁹. The most important clauses will protect the boundaries of the Counties of the region and minority rights regarding scholastic matters²⁰. In the following decades, vigilance will remain strong among the most radical of the opinion leaders like John H. Graham or Robert Sellar²¹. Nevertheless, there is little inter-ethnic violence, which will be limited to very incidental or individual cases.

For nearly a century, between 1870 and 1950, the coexistence of the two cultures will be translated into profound divisions within the regional society, particularly in urban areas. These divisions concern language, religion, morality and the nature of civil society. Among the questions which divide the communities are the sale of alcohol, private or public property of services, confessional education, the place of religious symbols in the public space, the neutrality of associations, British Imperial pride, the place of women in society, contraception, the morality of leisure and in clothing.

This coexistence will not result in the integration of one group into the other, nor any dynamic leading to a third culture that might have united the two²². Only a slow shift in the weight of the Anglo-Protestant population will alter the intensity of the cultural rift, assigning ever more weight to French and Catholic values²³.

The period between 1880 and 1920 corresponds to a relative balance between the two communities. Franco-Catholics will then further deepen their claims.

Different events would encourage this: the establishment of a Catholic bishopric in Sherbrooke (1874), the hanging of Louis Riel (1885), the nationalistic episode of the Honoré

Mercier government (1885-1892), the appearance of nationalistic tenors like Henri Bourassa, cultural movements such that for the *Monument National*** and the distribution of newspapers like *La Tribune* (1910). All of this arouses claims to a more important social or political place for French Canadians. This was the case during elections where they struggle within the parties, both Liberal and Conservative, in order to oust the traditional Anglo-Protestant candidates.

Furthermore, the constant decline in their demographic weight, which accelerates between 1900 and 1945, pushes the Anglophones to compromise (!). When they become a minority, they propose alternating equality to Francophones. This strategy was called *la bonne entente* (“good understanding”). It proposed alternating Mayors in bi-ethnic towns, Deputies in federal and provincial ridings and various local agreements concerning the sharing of political power²⁴.

After 1920, a sort of social and ideological schizophrenia is witnessed in the French Canadians. English remains the language of work, and in a good share of businesses as well as in signage. The economic organization remains in the hands of English-speaking Montrealer, Torontonians or American leaders. But, apart from material life, cultural life is more and more defined by the Catholic clergy.

This is the time where the leading Catholic clerics develop, without any reserve, an interpretation of their settling into the Eastern Townships which is the counterpart to that done by the Anglo-Protestant leaders. When Jean I. Hunter evokes again in 1939 *The French Invasion of the Eastern Townships*, Abbé Auclair will speak of the Catholic and French penetration into the region, qualifying it as a *leçon d'énergie nationale*²⁵ (“a lesson in national energy”). Soon a movement will

begin for the partial francization of toponyms²⁶.

If, on the labour front, the clergy opposes American trade unions and promotes Catholic unions, this same regional clergy dreams of a different society, advocating ultramontane values, even corporatist (inspired as much by *l'Ancien régime**** as by authoritarian regimes like those of Salazar, Mussolini, Franco or Pétain), a society which would know no separation between civil life and Catholic organizations²⁷. These theories presume that, henceforth, French Catholic society no longer needs to take into account a sharing of civil life with Anglo-Protestants.

A new rift comes into play at the end of the 1960s, this time between two segments of the French-Canadian population. Nonetheless, at this time, due to a lack of time or space, we must suspend the analysis at this point²⁸. These major divisions in the Townships society had the effect of marginalizing the emergence of third cultural communities. Here, the demographic weight and the ideological colours of the conflicting blocks were key (Loyalists against Republican Americans, Anglo-Protestants versus Franco-Catholics, upper middle class against working class).

The arrival of other immigrants from foreign countries (European, then Latin American, Asian and African) would have required a larger demographic scale, allied to a net racial or religious specificity, to have a chance of playing a significant role in the regional social mainstream. But, in most cases, these arrivals rarely surpassed 50 adults per ethnic group and were not repeated, with some exception. In addition, linguistic or religious features predisposed these persons to alignment with either the Franco-Catholic or Anglo-Protestant communities²⁹.

Only three ethnic groups have been able to play, at some time, a complementary role in the regional mainstream. These are the Irish, very present in Sherbrooke and in the Richmond Region, a bridge between the French Catholic community and the Anglophones; the Gaelic and Presbyterian Scots established in the poorer lands of the Hautes-Appalaches, who maintained a sort of isolation for 50 years before being wiped out by anglicization, education and the rural exodus³⁰. And finally, the Jewish community in Sherbrooke, between 1870 and 1970³¹.

Certainly, the region has experienced for decades, as it still does, the regular arrival of migrants of varied origins. Some stay only a short time and leave for elsewhere, but others assimilate themselves slowly into one or other of the linguistic groups³². In this last case, it is more the case of individuals or a few isolated families, and, except for the sound of their names or sometimes their religious faith, these persons often pass unnoticed after a generation or two.

It is time to conclude. For the last two centuries, the regional culture of the Eastern Townships has evolved according to the slow or rapid changes of ethnic, religious and linguistic communities that have succeeded to one another. This evolution was marked in a contradictory manner:

1. by the geographic instability of communities, for which the region has been for a long time only a land of passage and transition;
2. by the long-term pattern of cohabitation, opposition, if not antagonism between the two dominant cultures, the Anglo-Protestant and the French Canadian Catholic;
3. as a corollary, by the more or less rapid absorption of third groups, proportionally to the weight of the group in space and time.

All of this suggests that major cultural shifts do not depend as much on cultural values in question as on the political and mainly demographic strengths that underlie them. A society which is weakened politically or which does not renew itself through its birth rate cannot advance its cultural values. It either dies or becomes the thing of folklore.

A note from the translator

Supplementary information which may be useful:

* Around 1850, there was a serious "Annexionnist movement" on the border region of Quebec's Eastern Townships, where the American-descended majority felt that union with the United States would end their economic isolation and stagnation as well as remove them from the growing threat of French-Canadian political domination. Leading proponents of this genuinely bipartisan movement were careful not to appear disloyal to Britain, however, and they actively discouraged popular protest at the local level. Fearful of American-style democracy, the local elite also expressed revulsion toward American slavery and militaristic expansionism. Consequently, the movement died as quickly in the Eastern Townships as it did in Montreal, after Britain expressed its official disapproval and trade with the United States began to increase. (Source: Wikipedia)

**The *Monument National*, now a historic theatre located in Montreal, was erected between 1891 and 1894 as a cultural centre for French Canadians.

***According to Wikipedia, the *Ancien régime* was the monarchic, aristocratic, social and political system established in the Kingdom of France from approximately the 15th century until the latter part of the 18th century; the *Ancien régime* ended with the French Revolution. The term is occasionally used to

refer to the similar social and political order of the time elsewhere in Europe.

Notes

¹ For the Eastern Townships, refer to: Jean-Pierre KESTEMAN, Peter SOUTHAM and Diane SAINT-PIERRE, *Histoire des Cantons de l'Est* (sic), Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, 1998, 829 p. (hereinafter cited as HCE) and, more recently, to: Guy LAPERRIÈRE, *Les Cantons-de-l'Est*, Québec, Presses de l'Université Laval (Institut québécois de recherche sur la culture, Collection : Les régions du Québec. Histoire en bref, n° 13), 2009, 197 p.

² Among others: Jean-Pierre KESTEMAN, *Histoire de Lac-Mégantic*, Lac-Mégantic, 1985, 349 p.; ID., *La ville électrique. Un siècle d'électricité à Sherbrooke, 1880-1988*, Sherbrooke, Éditions Olivier, 1988, 234 p.; ID., *Histoire de Sherbrooke 1802-2002*, Sherbrooke, Éditions G.G.C., 2000-2002, 4 volumes.

³ Census taken by Elisha Thomas in: *Quebec Gazette*, January 28th, 1819; letter from Oliver Barker and others to Louis Gugy, *Quebec Gazette*, November 23rd, 1818. The population of the Township of Barnston, judged at 1434 inhabitants in 1812, has no more than 1168 in 1819, following the departure of 51 families for the Western States.

⁴ HCE, p. 122-123.

⁵ Archives nationales du Québec, à Sherbrooke, *notaire Bureau*, 4 mai 1836; 5 mars 1842; *notaire Ritchie*, n° 3618, 6 juillet 1842.

⁶ *Montreal Gazette*, December 15th, 1837.

⁷ P. H. GOSSE, *Farm Journal*, National Archives of Canada, R 2692-0-3-E.

⁸ *Stanstead Journal*, March 7th, 1861.

⁹ « Un bon nombre de citoyens de Richmond et de Melbourne ont émigré vers le Nord-Ouest ces dernières années », *Progrès de l'Est*, April 7th, 1885.

¹⁰ For a large number of American families who settle in Barnston between 1796 and 1812, settling in the Eastern Townships constitutes the third or

fourth time they had moved in fifty years, in: Jean-Pierre KESTEMAN, *De Barnston à Coaticook. La naissance d'un village industriel en Estrie, 1792-1867*, Sherbrooke, Éditions GGC, 2011, 356 p., p. 65.

¹¹ HCE, p. 262-264.

¹² *La Tribune*, Sherbrooke, December 9th, 1948.

¹³ *Montreal Gazette*, November 6th, 1838; August 22th, 1842.

¹⁴ Jean-Pierre KESTEMAN, « Les travailleurs à la construction du chemin de fer dans la région de Sherbrooke (1851-1853) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, n° 31, 1978, p. 525-545; ID., *De Barnston à Coaticook...*, op.cit., p. 154-155.

¹⁵ *Sherbrooke Daily Record*, June 17th, 1899 (Richmond).

¹⁶ HCE, p. 245-250. The fractioning of bi-ethnic municipalities permits resolving the problem in rural areas such as Winslow, Whitton, Windsor or Marston. As for the reaction of the Orangemen faced with the arrival of the Irish (Catholic) around 1850-1860, these were limited to a few parades "swords at the side" (*Le Pionnier de Sherbrooke*, July 21th, 1871).

¹⁷ HCE, p. 176-178, 423-424. See also: J.I. LITTLE, *State and Society in Transition. The Politics of Institutional Reform in the Eastern Townships, 1838-1852*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1997, 320 p.; ID., *Loyalties in Conflict. A Canadian Borderland in War and Rebellion, 1812-1840*, University of Toronto Press, 2008, 182 p.

¹⁸ The idea was launched in 1863 to create a unified English political party to oppose the stranglehold of the French and clerical majority on Crown lands, education, the municipal system or electoral splitting: HCE, p. 425-426.

¹⁹ *Sherbrooke Gazette*, November 19th and 26th, 1864; *Stanstead Journal*, November 24th, December 1st, 8th and 15th, 1864; *Canadian Gleaner*, December 2nd, 1864.

²⁰ *The British North America Act*, articles # 60 and 93, and Appendix 2.

²¹ In addition to the weekly *The Canadian Gleaner*, published in the County of Huntingdon, SELLAR is known for his best-seller *The Tragedy of Quebec. The Expulsion of its Protestant Farmers*, 1907 et sq., 120 p. Reissued several times. John Hamilton Graham is one of the Grand Masters of freemasonry in Quebec and the publisher of the *Richmond Guardian*.

²² Nonetheless, during the period previous to 1875, a tendency manifested itself among some French Canadians to marry non-Catholics, to convert and to anglicize their name.

²³ For case studies on this problem, see: Jean-Pierre KESTEMAN, « Le comportement associatif dans une ville biculturelle : Sherbrooke, 1850-1920 », in Roger LEVASSEUR, dir., *De la sociabilité : spécificité et mutations*, Montréal, Boréal, 1990, p. 269-280; Wolfgang HELBICH, "Bicultural Cohabitation in Waterloo, Quebec, 1850-1925", *Journal of Eastern Townships Studies / Revue d'études des Cantons-de-l'Est*, # 6, 1995, p. 57-68; Judith BECKER and Wolfgang HELBICH, « Catholiques et protestants à Waterloo, Qué., 1860-1920 : des relations complexes dans une période de changement de majorité », *Études d'histoire religieuse*, vol. 66, Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2000, p. 29-48.

²⁴ The term *la bonne entente* ("good understanding") appears for the first time in *Le Pionnier*, September 14th, 1867.

²⁵ Jean I. HUNTER, *The French Invasion of the Eastern Townships. A Regional Study*, Master's degree thesis in sociology, McGill University, 1939; Élie-J. AUCLAIR, « La pénétration catholique et française dans les Cantons-de-l'Est. Leçon d'énergie nationale », in *Semaines sociales du Canada*, V^e session, Sherbrooke, 1924, Montréal, Action française, 1924, p. 360-373.

²⁶ We owe to this movement, among others, the coining of the neologism "Etrie" to replace Cantons-de-l'Est, which was considered but a carbon copy of "Eastern Townships"; Jean MERCIER, *L'Etrie*, Sherbrooke, Apostolat de la Presse, 1964, 262 p.

²⁷ This current was prevalent in the farming community inside the Union catholique des cultivateurs. See: Jean-Pierre KESTEEMAN, *Histoire du syndicalisme agricole au Québec*, UCC-UPA, Montréal, Boréal, 2^e édition, 2004.

²⁸ The analysis model of the restart of a new antagonism precipitated by the arrival of a third culture and the weakening of previous divisions could certainly apply to other historic phenomena in the history of the Eastern Townships. For example, the emergence of a working class in the face of the combined interests of the English upper middle class and the French middle class (1880-1950). Or, the new division after the marginalization of the Anglophone element (post 1950), when regional French Canadian society is home to the opposition between small rural and urban property owners sensitive to the anti-state, anti-capitalist movements such as Social Credit, on the one hand, and the new class of professionals and academics, which supports itself on the intervention of the Quebec state stemming from the Quiet Revolution.

²⁹ In the 1880s, several Belgian families come to settle in Sherbrooke. In 1888, they found a mutual aid society, but decide to celebrate *la Saint-Jean-Baptiste* with French Canadians, *Progrès de l'Est*, August 24th, 1888.

³⁰ See: Jean-Pierre KESTEMAN, *Les Écossais de langue gaélique des Cantons-de-l'Est*. Ross, Oscar Dhu, Morrison et les autres, Sherbrooke, Éditions GGC, 2000, 88 p.

³¹ Michael BENAZON, "Ostropol on the St. Francis: The Jewish Community of Sherbrooke, Quebec – A 120-Year Presence", *Journal of Eastern Townships Studies*, # 12, 1998, p. 21-50.

³² After 1945, the region of Mansonville-Sutton receives numerous immigrants, divided amongst about twenty different nationalities (Ukrainian, Polish, German, Swiss, etc.).

Les énigmes de Potton

Sur les traces des francs-maçons à Potton

par Gérard Leduc

Avant-propos de la rédaction

Histoire Potton History a publié, à l'automne 2015, un numéro hors-série commémorant le 150^e anniversaire de la loge maçonnique St. John. Ce numéro traitait de l'historique de la franc-maçonnerie et spécifiquement de la loge de Mansonville. Gérard Leduc, président fondateur de l'APP et récipiendaire du Prix patrimoine 2015 avec Paul Rouillard, nous présente ici un texte inédit, fruit de ses recherches sur les traces des francs-maçons à Potton. Ses hypothèses et conclusions sont siennes. *Histoire Potton History* vous présente cet article sous la réserve habituelle que les auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles, et ce, à l'exonération complète de l'éditeur.

Le cimetière Skinner

Le cimetière Skinner, situé aux limites sud du canton de Potton, se cache dans un boisé de feuillus qui ont poussé sur une butte anciennement créée de main d'homme; on y découvre de vieilles pierres tombales. Nous en avons compté dix-huit, toutes du 19^e siècle, et il y en a probablement plusieurs autres sous terre. Certaines tiennent encore debout après plus d'un siècle, d'autres sont tombées au cours des années et sont partiellement recouvertes d'humus.

C'est ici que les découvertes commencent. Sans prétendre à une recherche exhaustive, il suffit de mentionner que les sépultures les plus anciennes y remontent à 1813 pour Abel Skinner, décédé à l'âge de 4 ans, et à 1816

pour William Skinner, mort à 77 ans. Une autre pierre tombale couchée sur le sol et recouverte de feuilles mortes nous paraît plutôt mystérieuse. C'est celle d'Abel Skinner, décédé en 1839 à l'âge de 85 ans, donc né en 1754, bien avant la Révolution américaine. Cette dalle rectangulaire mesure 91 cm du côté le plus haut et 86 cm de l'autre, tandis que la base mesure 43 cm. Ces côtés inégaux créent à la partie supérieure un angle de 8 degrés par rapport à l'horizontale; la signification de cet angle sera expliquée plus loin. Ce qui attire l'attention, c'est que le lettrage y a été gravé à la main, contrairement aux autres monuments sur lesquels il a été inscrit mécaniquement. Pourquoi?



Décodons la pierre tombale d'Abel Skinner

Le commun des mortels peut facilement y lire qu'Abel Skinner est décédé en 1839, à l'âge de 85 ans. Il y a toutefois un message cryptique inscrit dans ces lignes, parce que l'on a voulu marquer cette pierre de symboles ésotériques qui révèlent les connaissances et les principes fondamentaux de la franc-maçonnerie. On a ainsi caché l'appartenance d'Abel Skinner à cette dernière.

Voici comment je décode cette pierre.

Les symboles importants qui permettent d'identifier les francs-maçons sont d'abord le

compas et l'équerre. On peut reconnaître l'appartenance d'Abel Skinner à ces derniers dans les lettres qui forment le nom Abel. Remarquez les lettres **A** et **L**, plus hautes que les deux autres. Le **A** (sans barre transversale) représente le compas et le **L**, l'équerre.

Le chiffre **8**, symbole capital pour les Templiers, rappelle la tour octogonale du temple du Rocher à Jérusalem, auquel les francs-maçons s'identifient. Ce chiffre représente aussi les déplacements du soleil du lever au coucher, un analemma (figure tracée dans le ciel par les différentes positions du soleil relevées à une même heure et depuis un même lieu au cours d'une année calendaire) ou « danse du soleil ». C'est aussi le symbole de l'infini. Or, le chiffre 8 est ici mis en évidence de trois façons : il y a *l'âge de 85 ans*, dont le **8** est gravé obliquement et *l'année 1839*, dont le **8** est traversé d'un trait oblique. De plus, le dessus de la dalle de pierre est taillé en formant un angle de **8** degrés par rapport à l'horizontale.

On remarque trois autres anomalies dans cette épitaphe : la lettre **S** du nom *Skinner* rappelle la forme d'un serpent, symbole de la connaissance dans les cultures anciennes, tandis que la lettre **E** dans le même nom n'a pas de petite barre transversale au milieu. Cette lettre, la cinquième de notre alphabet, correspond au chiffre **5**, un symbole numérique très important : il représente le cycle astronomique de la planète Vénus, le pentagramme et le pentagone, le nombre d'or, la rose à cinq pétales et l'étoile à cinq pointes, des symboles associés aux Templiers. Le chiffre **5** est de nouveau mis en évidence dans *l'âge du défunt*, soit *85 ans*, où l'inscription du chiffre **5** est tronquée à la base.

Enfin, le chiffre **3** dans *1839* est tourné vers la droite pour attirer l'attention sur un important principe chez les francs-maçons, soit la triade : **Liberté, Égalité, Fraternité**. Ce chiffre est aussi un symbole très ancien ayant diverses

significations et qu'on retrouve chez les Celtes. Tout cela témoigne que le ou les auteurs de cette pierre tombale étaient imbus de connaissances ésotériques et de spiritualité que l'on a de la difficulté, sauf pour les initiés, à reconnaître et à comprendre aujourd'hui.

D'après la date 1839 inscrite sur sa pierre tombale, on peut penser qu'Abel Skinner était membre de la loge maçonnique de Troy au Vermont, ville située au sud de Mansonville, et à laquelle les premiers francs-maçons de Potton appartenaient, car celle de Mansonville n'a été instituée qu'en 1865 par David A. Manson (il y a eu 150 ans en 2015). À cette époque, les francs-maçons étaient honnis de l'Église catholique, et les politiciens s'en méfiaient parce qu'ils devenaient influents et puissants. Voilà de bonnes raisons de cacher l'identité maçonnique d'Abel Skinner et d'autres maçons inhumés tout près, dont Bradbury Green, décédé en 1889. L'identité maçonnique de ce dernier est révélée par les initiales **Br** (Brother/frère) gravées devant son nom.

Tout près de celle d'Abel Skinner, se trouvent trois autres pierres tombales de forme rectangulaire et dont le dessus fut également taillé de façon oblique. Dans deux cas, l'angle de coupe est de 16 degrés, un multiple de **8** ; l'autre pierre affiche un angle de **4** degrés. Bien que non identifiées, ces trois tombes indiquent une origine maçonnique.

Il semble donc évident que ce cimetière fut un endroit de prédilection pour les francs-maçons et leurs proches. Cependant, en plus de cacher l'identité maçonnique, les inscriptions cryptiques ont peut-être une signification plus profonde : transmettre de façon permanente et secrète les éléments fondamentaux de la franc-maçonnerie, leurs connaissances et principes, une expression de leur mysticisme.

Liens des francs-maçons de Potton avec les Templiers

Ce genre d'anomalies scripturales notées sur la pierre tombale d'Abel Skinner se retrouve aussi gravé sur la pierre placée à côté de la source sulfureuse de Potton Springs. Le 4 juillet 1863, les francs-maçons se sont réunis à cet endroit où ils ont gravé leur emblème, le compas et l'équerre, de même qu'une étoile à cinq pointes à l'intérieur d'un cercle et un sabre, des symboles chers aux Templiers. On peut aussi y voir les lettres du nom de Paul Casavant gravées sur la pierre et inversées comme suit : LUAP (avec le P tourné vers la gauche) et TNAVASAC.



Inscription de l'emblème des francs-maçons près de la source sulfureuse de Potton Springs. On y voit aussi le nom de Paul Casavant, gravé à l'envers.

Cette façon d'écrire demeure une énigme, une manière d'attirer l'attention et aussi de s'identifier secrètement. Ce manège pourrait avoir son origine chez les Templiers du Moyen Âge. On retrouve cette forme d'écriture inversée, gravée sur les murs de *Temple Bruer* (Brighton, 2006), une importante commanderie des Templiers située dans le Lincolnshire, en Angleterre. Son origine se situe entre les années 1150 et 1160. On a donc une tradition vieille de plus de 800 ans qui apparaît comme un lien culturel assez probant entre les

Templiers du Moyen Âge et les francs-maçons du 19^e siècle, à Potton.

À ce sujet, mentionnons que certains auteurs reconnaissent les Templiers comme les ancêtres historiques des francs-maçons, un concept très contesté chez les historiens et les francs-maçons eux-mêmes. Tim Wallace-Murphy (2006), lui-même un des leurs, endosse cette opposition avec force lorsqu'il écrit : « Pourtant, bien qu'il soit tentant d'avancer que la franc-maçonnerie a pour source directe l'Ordre hérétique des Templiers, l'idée est manifestement absurde, car l'Ordre a été dissous en 1314, alors que la franc-maçonnerie n'a émergé que trois siècles plus tard. » Wallace-Murphy devient toutefois ambigu lorsqu'il ajoute : « Bien que la franc-maçonnerie ne soit pas la descendante de l'Ordre médiéval du Temple, elle appartient au même arbre généalogique. » Selon le franc-maçon Jacques G. Ruelland, il existe un lien indirect entre les Templiers et la franc-maçonnerie. Les grandes cathédrales d'Europe sont construites sous la gouverne des Templiers et, pour ce faire, ils engagent de nombreux travailleurs à qui ils enseignent les secrets de la maçonnerie et de la géométrie sacrée. Ces travailleurs habitent ensemble et créent ainsi des loges qui évoluèrent vers celles d'aujourd'hui.

Il est important de rappeler au lecteur qu'à leur apogée, en plus de leur base en France, les Templiers se sont établis dans plusieurs pays d'Europe, dont l'Angleterre, l'Écosse, l'Espagne, le Portugal, l'Italie. De France, après 1314, un grand nombre de Templiers fuient les persécutions pour se joindre à l'Ordre de Malte ou prennent la mer pour l'Écosse, d'où la franc-maçonnerie émergera avant d'atteindre le sud de l'Angleterre. Le débat continue!

Mais qui furent les Templiers? Il s'agit d'un ordre de moines-guerriers ascétiques, fondé à Jérusalem en 1099 à la suite de la première croisade qui s'est terminée par la prise de cette ville. Au début, ils n'étaient que neuf, mais au fil du temps, ils recrutent des milliers d'adeptes qui forment une puissante force militaire. Ils fondent un royaume, s'accaparent, par les armes, d'un immense territoire le long de la Méditerranée, de Jérusalem jusqu'à Antioche. Ils sont toutefois refoulés par les Arabes en 1291 et quittent la Palestine. Entre-temps, en Europe, ils arment une grande flotte, s'investissent dans le commerce, créent un système bancaire et, en moins de deux siècles, deviennent immensément riches. En 1307, le roi de France, Philippe le Bel, les arrête et bon nombre d'entre eux, dont leur grand maître, Jacques de Molay, finissent leurs jours sur le bûcher en 1314. Complètement méconnue, leur ancienne présence en Nouvelle-France avant la colonisation française du 17^e siècle sera dévoilée dans un livre que je suis en train de rédiger.

Au cours de mes recherches, j'ai reconnu des anomalies analogues à celles déjà mentionnées, et que j'attribue aux Templiers, dans la région du lac Memphrémagog (Leduc, 2006). En effet, sur une ancienne carte de géographie historique de ce secteur, lorsque la lettre minuscule *i* aurait dû être employée dans un toponyme, on a utilisé la lettre *e*, mais tournée vers la gauche. Cette façon d'écrire très subtile peut facilement passer inaperçue. On a là un code secret qui permet d'identifier les Templiers. À ce sujet, mentionnons un important ouvrage de Tim Wallace-Murphy (2005), où il montre comment divers messages hérétiques étaient transmis aux initiés, sans alerter les autorités de Rome.

Les francs-maçons dans l'histoire de Potton

La franc-maçonnerie a laissé sa marque à plusieurs endroits dans la municipalité du Canton de Potton. Le plus célèbre est certainement le sommet du mont Owl's Head, où la Golden Rule Lodge (la Loge de la règle d'or) de Stanstead numéro 5, elle-même instituée en 1803, a établi une loge en plein air en 1857. Aujourd'hui encore, les francs-maçons s'y réunissent tous les ans au temps du solstice d'été, soit vers le 21 juin, ce qui coïncide à peu près avec la fête de saint Jean-Baptiste (24 juin), leur saint patron ainsi que celui des Templiers. Ils affectionnaient aussi la base de la montagne pour des pique-niques aux palourdes (*clam bakes*).

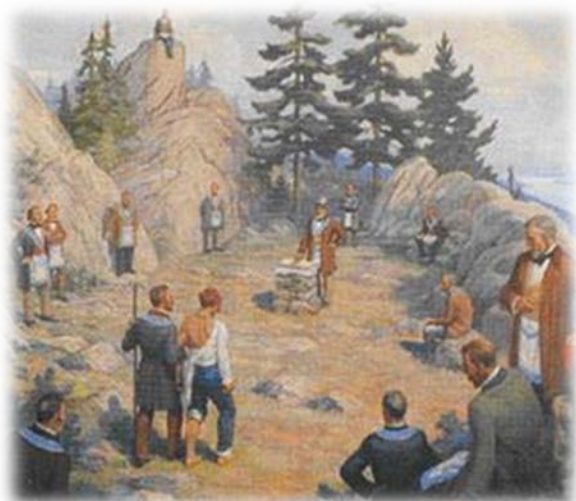


Vers 1909, sur les berges du lac Memphrémagog, un *clam bake* au débarcadère de l'ancien hôtel Mountain House, qui a brûlé en 1899. Cette photo, reproduite sur une carte postale de 1909, nous vient d'E.L. Chaplin, de Newport (VT).

Ce groupe compte une soixantaine d'hommes; les femmes n'étaient pas admises à ces réunions. Ce sont des Chevaliers Templiers, appartenant à la haute hiérarchie des francs-maçons. Cet ordre est le plus haut degré qu'un franc-maçon peut atteindre, selon le rite de York. Le petit bateau à vapeur Yioco, que l'on distingue à peine amarré le long du quai, leur permet de traverser le lac. Ils sont probablement venus de Georgeville, sur la rive opposée, où se trouve la loge Mount Orford numéro 48.

Les francs-maçons marquent aussi leur passage au sommet du mont Pevee, au temps du solstice d'été. David A. Manson fonde la loge maçonnique de Mansonville en 1865, et l'église anglicane du village est construite en 1902 par des francs-maçons. Fait intéressant, la pierre angulaire de l'église affiche la croix pattée templière. Les somptueux vitraux et autres artefacts décoratifs à l'intérieur illustrent plusieurs symboles maçonniques.

Les Templiers et les francs-maçons continuent donc de nous mystifier.



Initiation d'un franc-maçon dans la loge au sommet du mont Owl's Head, surplombant le lac Memphrémagog.

Crédits

Collaboration à la recherche et à la rédaction : Sylvie Delorme et Madeleine Soucy.

Photos : Gérard Leduc et Pierre Nadeau.

Références

Brighton, S. (2006). *In Search of the Knights Templar. A Guide to the Sites in Britain*, Weidenfeld & Nicolson, London, England, 156 p.

Leduc, G. (2006). « The Knights Templar in Nouvelle-France, destination Montreal and Lake Memphremago », *Journal of New England Antiquities Research Association*, vol. 40, n° 2, p. 24-35.

Moore, A. H. (1905). *History of Golden Rule Lodge*, William Briggs, Toronto, 219 p.

Ruelland, J. G. (2002). *LA PIERRE ANGULAIRE – Histoire de la franc-maçonnerie régulière au Québec*, Point de fuite, Outremont, 187 p.

Wallace-Murphy, T. (2005). *Cracking the Symbol Code. Revealing the Secret Messages within Church and Renaissance Art*, Watkins, London, 309 p.

Wallace-Murphy, T. (2006). *L'énigme des francs-maçons. Histoire et liens mystiques*, Éditions Vega, Paris, 129 p.

Enigmas of Potton

On the Trail of Freemasonry in Potton

by Gérard Leduc

Translation by Sandra Jewett

A note from the Editorial team

In the autumn of 2015, *Histoire Potton History* published a special edition commemorating the 150th anniversary of the founding of St. John's Lodge No. 27 in Mansonville. That edition contained much about the general history of Freemasonry and dealt specifically with the history of the Lodge in Mansonville. This article might well interest you, as a complement to the special edition published last year.

Gérard Leduc, founding president of the Potton Heritage Association and co-recipient, with Paul Rouillard, of the 2015 Award for Heritage, presents herein an unpublished text, the result of his great interest in, and research about the origins of Freemasonry in Potton. Any hypotheses drawn or conclusions are his own. *Histoire Potton History* presents this article with the usual disclaimer that the authors assume total responsibility for their works and absolve the publisher of all responsibility.

The Skinner Cemetery

Hidden in a wood-lot, atop a large earth mound I judge to be manmade, stands the Skinner cemetery marked with a number of old burial sites. We have counted 18. All are from the 19th century and there are probably several more hidden beneath the humus. After more than a century, only a few tombstones remain standing. Others have fallen and are partially or entirely covered with earth. This is where discoveries begin. Without any pretense as to an exhaustive research, the oldest stone to have thus far been identified is that for Abel Skinner, a 4 year old; as well as one for William Skinner, aged 77 years.

Another stone, a rectangular slab, lies flat on the ground and is partially covered with dead leaves and humus. This one belongs to Abel Skinner, who died in 1839 at the age of 85 years, born therefore, around 1754 – long before the American Revolution. The slab measures 91 cm on the longest side, 86 cm on the opposite, with a base measuring 43 cm. These unequal sides create an 8 degrees angle with the horizontal; the significance of this angle is explained later. What triggered my curiosity here was to note the handmade engravings, as compared with the others done mechanically. Why?



Decoding the Skinner Gravestone

By simply looking at the photograph below, the average person can easily read the inscription to the memory of Abel Skinner, aged 85 and the year 1839. (Please note that the inscription was traced with chalk before taking the photograph.) I believe, however, that there is a cryptic message inscribed in these lines, and that the incorporation of certain esoteric symbols in this inscription was made in order to reveal the fundamental principles of Freemasonry. It also conveys discreetly to the viewer that the deceased, Abel Skinner, was likely a member of that organization.

Let me explain how I arrive at such a conclusion.

The two almost universally identifying symbols of Freemasonry are the compass and square. These may be recognized in Abel Skinner's given name. I believe that the letters **A** and **L** were intended to be bigger than the two other letters, the B and the E. The **A** without a cross bar represents the compass, while the letter **L** the square.

The figure **8** is most important as it recalls the octagonal base of the *Temple of the Rock* in Jerusalem, to which Freemasons still identify. The figure also represents the sun's path from dawn to sundown, or the invisible path of the sun, called the *analemma*, which is the figure formed by plotting the position of the Sun as viewed from a fixed position on Earth at the same clock time every day, for an entire calendar year. It is also the symbol for infinity.

Here, on the Skinner tombstone, the figure **8** is prominent in three ways: **On the age: 85**, the **8** is engraved obliquely; and, **on the year: 1839**, a straight line passes through the **8**. Moreover, it may be observed that the top edge of the slate slab has been cut obliquely to an **8°** angle in relation to the virtual horizontal line.

Three other anomalies may be interpreted on this engraved epitaph. The letter **S** in the surname Skinner suggests a serpentine image, which was a symbol of knowledge in ancient cultures, whereas the letter **E** in Skinner lacks the transversal bar in the middle. This letter, the 5th of our alphabet, corresponds to the numeral 5 and is clearly without the usual small cross bar in the middle. This was no mistake. It too is an important symbol: it represents the astronomical cycle of the planet Venus, the pentagram, the pentagon, the five petal rose and the five pointed star, all symbols associated with the Knights Templar. For the deceased's age, 85, the figure **5** is truncated at the base.

Finally, notice the numeral **3** in 1839 is reversed, turned to the right, possibly to draw attention to important principles in Freemasonry – the triple principles of freedom, fairness and fellowship or **Liberty, Equality and Fraternity**. The number three is also a very old symbol of varied significance, often found in relation with the Celts. All of this suggests to me that the author or authors of the inscription on this grave stone possessed certain esoteric knowledge and spirituality which, except for the initiated, may be difficult to understand or to recognize nowadays.

Since I theorize that Skinner was in fact a Mason, I can also deduce from the date of 1839 etched into his slate gravestone, he might well have been a member of the Union Lodge No. 16 in Troy, Vermont, a village located to the south of Mansonville, and to which several of Potton's early Masons belonged. Remember Mansonville's Masonic Lodge was founded only in 1865, by David A. Manson.

At this time, Freemasonry was shunned by the Roman Catholic Church, and by many politicians who mistrusted the growing influence and power of Masons. These were

good reasons for hiding the Masonic identity of Able Skinner and other Masons buried nearby such as Bradbury Green, who died in 1889. He too may have had an affiliation with Freemasonry, confirmed by the initials Br. (for brother) which are engraved on this gravestone, before his name.

Near the marker belonging to Abel Skinner are three gravestones of rectangular form, and all are similarly angled to that of Skinner. In two cases, the angle is 16°, an obvious multiple of **8**, while the third bears the angle of only 4°. While no inscription remains to identify these gravestones, each could indicate a Masonic origin.

It seems evident to me that this cemetery might well have been a place chosen as the final resting place of early Masons and their relatives. However, possibly there is a deeper significance to these cryptic inscriptions, other than to obscure an ideological identity. They may very well have been a means to transmit, in a permanent and secretive fashion, some of the knowledge and principles, the fundamental elements of Freemasonry, or as an expression of their mysticism.

Connection between Potton's Freemasons and the Templars

The type of anomalies noted on the inscription of the Skinner gravestone may also be seen engraved on the rock face beside the sulphur spring at Potton Springs. On July 4th, 1863, the Freemasons met at this place; they inscribed their insignia – the compass and square, as well as a five-pointed star inside a circle with a sabre passing through it, which is a symbol of the Templars. The letters of the name Paul Casavant are etched in reverse order into the stone as follows: LUAP (with the P inverted) and TNAVASAC.



Inscription of the symbol of Freemasonry near the sulphur spring at Potton Springs. The name Paul Casavant may also be seen engraved in a reverse form.

This way of writing remains enigmatic, a way perhaps of drawing attention and also of secretly identifying oneself. This practice could have originated with the European Knights Templar as there are analogous scripts engraved on the walls of Temple Bruer (Brighton, 2006), an ancient site of importance to the Knights Templar in Lincolnshire, England, and which dates back to the years 1150-1160. This way of writing goes back over 800 years and appears as a possible cultural link between the Knights Templar of the Middle Age and Potton's Freemasons of the 19th century.

On this very subject, it must be said that certain authors theorize that the Knights Templar were the historic ancestors of Freemasonry, a concept that is hotly contested in historical circles and in fact, by the Freemasons themselves. Tim Wallace-Murphy (2006) strongly endorses opposition to this theory when he writes: "...to propose that Freemasonry arose directly from the heretical Order of the Knights Templar is patently absurd for the military Order was suppressed in 1314". He is, however, ambiguous on the issue when he writes: "Thus, while Freemasonry is not the child of the medieval

Templar Order, it is a branch of the same genealogical tree."

According to Freemason Jacques G. Ruelland, an indirect link exists between the Templars and Freemasonry. Many grand cathedrals of Europe were built under the aegis of the Templars, and to do so, the needed workers were trained in the art of Masonry and the craft of sacred geometry. These workers lived together and in that way created primitive 'lodges', that evolved over time into the form of today.

It is important to add here that at the height of their hegemony, and apart from their headquarters in France, the Knights Templar were established in several European countries, including England, Scotland, Spain, Portugal, Italy, etc. (Brighton, 2006). In 1314, many Knights fled persecution in France and joined the Order of Malta, or fled by sea to Scotland, from whence Freemasonry emerged, before reaching the south of England. The debate goes on!

But, who were the Templars? They were an order of ascetic warrior monks who, in the year 1099, following the First Crusade and the capture of the Temple of Jerusalem, founded the Order of the Temple in that city. At the beginning, only nine Frenchmen formed the Order, but they were rapidly joined by vast numbers of supporters. A formidable force was able to conquer vast territory by the Mediterranean, from Jerusalem to Antioch, before being repelled by the Arabs in 1291, when the Templars left Palestine. In the meanwhile, in Europe, they built a strong navy, invested in business and banking and, in less than two hundred years, became immensely rich. In 1307, they were arrested by the King of France, Philippe le Bel; and, in 1314, several Templars were burned at the stake, including their Grand Master, Jacques de Molay. Although completely misunderstood, their past presence in New France

before the French settlements of the 16th and 17th centuries will be revealed in a book that I am currently writing.

In the course of research, I have noticed several anomalies, analogous to those already mentioned, and which I attribute to Knights Templar in the Lake Memphremagog Region (Leduc, 2005). On an old historical map of the area, I discovered that the reversal of the letter **E** has been used in the place of a lower case 'i' that should have been used. This way of writing is very subtle and may easily go unnoticed, but therein lies a tool which may identify the Templars. The important work of Tim Wallace-Murphy (2005) illustrates how different heretical messages were transmitted for the initiated, without alerting the authorities in Rome.

Freemasonry in the History of Potton

This fraternity left its mark in several places within the Township of Potton. The best-known is doubtless a history of Lodge meetings, first held in 1857, in the natural chamber at the summit of Owl's Head Mountain. The practice was instituted by Stanstead's Golden Rule Lodge No. 5, established in 1803. Thus began a tradition that persists to this day. Freemasons from the world over come to this chamber around the time of the summer solstice, June 21st; this date coincides approximately with the feast day of Saint John the Baptist, the patron saint of the Masonic order, as well as that of the Knights Templar. This latter group also gathered on the lakeshore at the base of Owl's Head for fraternal occasions such as clam bakes and the like.

Pictured here is a group of about sixty Knights Templar, men only, since women were and are

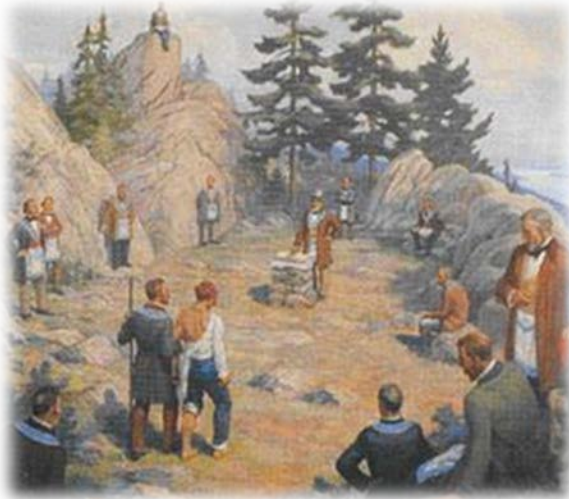
not admitted to Templar meetings. The Knights Templar are part of the hierarchy of Freemasonry; it is the highest degree attainable by a Mason in the York rite. It is likely the tiny steamship The Yioco, barely visible but moored beside the wharf, that conveyed the gathering. They probably came from Georgeville, on the East side of the Lake, where Mount Orford Lodge No. 48 was located. At other times, they were also known to climb Mount Pevee at the time of the summer solstice.

St. John's Lodge No. 23 was founded in Mansonville in 1865 by David A. Manson, its first Lodge Master. In 1902, St. Paul's Anglican Church was built by Freemasons in the village. It is interesting to note that the Cross Pattée (or Cross Formy) of the Knights Templar is engraved on the cornerstone of the church. Moreover, symbols common to Masonry are discretely evident in the window treatment and in other artefacts found throughout the structure itself.



Around 1909, on the shores of Lake Memphremagog, a Clam Bake at the wharf of the old Mountain House Hotel, which burned in 1899. This photo comes from a post card published by E.L. Chaplin from Newport, Vt.

The Templars and the Freemasons continue to mystify...

Owl's Head – natural chamber

Initiation of a Freemason in the Lodge chamber at the summit of Owl's Head, which rises over Lake Memphremagog.

Credits:

Cooperation in research and editing:
Sylvie Delorme and Madeleine Soucy
Photos: Gérard Leduc and Pierre Nadeau

References

- Brighton, S. 2006. *In Search of the Knights Templar. A Guide to the Sites in Britain*. Weidenfeld & Nicolson, London, England, 156 pp.
- Leduc, G. 2006. "The Knights Templar in Nouvelle-France, destination Montreal and Lake Memphremagog", *Journal of New England Antiquities Research Association*. Vol. 40, No. 2. pp. 24-35.
- Moore, A. H. 1905. *History of Golden Rule Lodge*. William Briggs, Toronto, 219 pp.
- Ruelland, J. G. 2002. *La pierre angulaire – Histoire de la franc-maçonnerie régulière au Québec*. Point de fuite, Outremont, 187 pp.
- Wallace-Murphy, T. 2005. *Cracking the Symbol Code. Revealing the Secret Messages within Church and Renaissance Art*. Watkins, London, 309 pp.
- Wallace-Murphy, T. 2006. *L'énigme des francs-maçons. Histoire et liens mystiques*. Éditions Vega, Paris, 129 pp.

Short Stories**Encounters Caused by Nature**

By Lillian Smith Sherrer

No doubt about it, we are the last generation of an ex-stink society, who are blessed (?) with memories of the old fashioned out-house or back-house as we referred to one of nature's necessary facilities.

These came in all sizes and were found attached, semi-attached and non-attached, to your home. Some two holers, often three holers, and also a lonely one holer. In case you don't know what I am describing, I will attempt to enlighten you young ones.

An out-house consisted of seats (boards with appropriate size holes cut in them) which were equivalent to our toilet seats. These seats were placed at a comfortable sitting height atop supporting sides, similar to a box. This was completed with extended walls and roof to become a little house. There was no plumbing, therefore, no leaks or blockage problems. They were manually cleaned once or twice a year.

My first encounter with one of these majestic thrones was at a tender age, on my grandmother's farm where I grew up. Father worked the farm to the halves. Gramma had half of the income from the farm and Dad the other half to provide for the family. We shared the farm house. Petitioning off two rooms downstairs for Gramma and the largest bedroom up stairs to store her prized possessions.

To get to the dual purpose two holer at Gramma's was a challenging experience to a fearful youngster like me, especially when dusk approached. So out the back kitchen door

we go, glance up the shed chamber stairs to the right to ascertain our safety. All is well. To the left we see through the summer kitchen door, only a huge old wooden cupboard. Advance on to the door opening to the outside via the cupola. Whew!! Directly at the right is the sunken section which stores the wood supply. It is down a good three feet lower and depending upon the time of year it either is bursting with piles of wood or crying out for lack of it.



The alley to the outhouse is petitioned off this space with boarded walls and walk. One wall sporting the cherished buffalo robe (used to cover us on cold winter sleigh rides). It hangs ready for use. The other wall holds the mop wringer and rag mop. Nothing unusual. At last we make it to the outie.

Not yet knowing how lucky we were to have ours in the woodshed, therefore attached, but still mighty cold trudging out there on wintry days. However, it was always well painted and

papered. Gramma saw to that. She definitely took pride in her out-house.

For wipe paper we all used the Sears Roebuck catalogue. If lucky you enjoyed the softer pages, which were chosen ahead of the more glossy scratchy pages. Of course, as you chose your page, you also admired the pictures (except in winter).

Most often Gramma had a grey painted wooden box which sat in one corner of the wee back-house. She cut the catalogue pages in half and stored them in the box conveniently ready for all size jobs; Gramma was a real gem.

For lighting purposes, each out-house wore a tiny window. Some at the side, but often a moon shape in the door. Gramma's was situated directly over the seat. Thus by closing the lids on the assorted holes one could stand upon the seat to get an excellent child's eye view.

These views changed according to the seasons. In the fall, the red apples dangled upon the winter apple tree. This old tree draped over the chicken house straight across the driveway from our vantage point. Sometimes you saw hen pecking at the fallen apples. Again the same liens would be enjoying a dusting under my Mom's white bridal rose bush, which prospered perhaps because of the loosening of the under soil. Close behind the rose bush was the ever neat vegetable garden. In the evening after a long hard day's work on the farm, Dad very regularly could be seen on his knees weeding and coaxing the already healthy plants. We admired the straight rows with narv a weed. In order to see this, one had to crane their necks a bit to the right, but learning this came easy to a curious viewer.

Then often in the morning after accomplishing the necessary errand (at the out-house), we quickly mounted the seat to check how many cows stood in the barnyard. That way knowing how much longer before the chores would be done. After milking each cow was put out of the barn. They then drank water from the trough (made by hallowing out a log) in the barnyard and browsed till all were milked. We anxiously awaited the rime to drive them to pasture. We had to make sure the neighbours were not coming down the road with their Ayrshires, as they pastured a bit further down from us. Always fun to see who made it down the road first the Ayrshires or our Jersey cows.

The milk from the cows was kept cold in a cement water trough inside the barn. Before the truck came to haul the cans of milk away and leave empty cans, Dad would carry out the filled eight gallon cans. He lifted them onto the milk stand built truck height. This stand was close to our window, so we counted either the empty cans or the full cans depending upon when nature called us to our view point.

Needless to say, at this age, very rarely did we admire the mountains surrounding us with beauty. (The Sugar Loaf Mountain, shaped to fascinate the imagination. Was it really sugar? Why was Owl's Head Mountain called Owl's Head? That was a mystery.)

Except in winter, when our view finder was too frosted, our days were dabbled with country scenes. To this day we have memories of this much used hole for watering at Gramma's house.

The next encounter with these wooden wonders was when I started school. Though and behold. They had two, two holers. One for the boys and one for the girls. They were naturally well separated in the wood shed.

But when in high school, I spent sometime at a girl friend's house, and became aware of the

unattached outhouse. Her's, much to my dismay on a snowy day, was across the yard near the garage. It proved to be an encounter of a draftier kind.

A few years later I was highly exhilarated, while visiting my boy friend's parents, to encounter twin dual purpose out-houses. One upstairs off the shed chamber, jetting out its full size at the back of the house. It boasted two holes, one large and one small, for smaller back laps. Used as a twosome, it was real cozy. Directly below was another two-holer. This was approached via the wood shed. It had a neat window at one side, as did the one above. What a wonderful thought, a duplex double seater in one household. The only one of its kind to my knowledge.

Six children and close to twenty years down the road of life, we bought the property (after the passing of the parents, my in-laws). It still had the twin back-houses intact. These proved to be very useful down through the years even though we also had modern inside facilities. As of now, the six have dwindled and the rest rooms (out-houses) are truly at rest.

It still seems unbelievable to have acquired so much in life -- two, two holers under one roof. Attached even!!



Contes et légendes

Rencontres liées à un besoin naturel

par Lillian Smith Sherrer

Traduction de Jean-Louis Bertrand

Pas de doute, nous sommes la dernière génération d'une société qui a la chance (?) de se souvenir des vieilles toilettes extérieures ou bécosses (*back house*), comme s'appelaient les installations nécessaires pour satisfaire un de nos besoins naturels.

Ces bécosses avaient différentes tailles et étaient soit fixées à la maison, semi-attachées ou détachées. Elles étaient munies de deux ou de trois orifices, mais parfois aussi d'un seul. Au cas où des jeunes ne connaîtraient pas ce phénomène, je vais essayer de les éclairer.

Une bécosse se compose d'un banc (une planche avec des trous de la taille appropriée), soit l'équivalent de nos sièges de toilette. Cette banquette, placée à une hauteur confortable, était soutenue sur ses côtés et ressemblait à une boîte. Ajoutez des murs et un toit et vous obtenez une petite cabane. Pas de plomberie et, par conséquent, ni fuites ni obstructions. Ces installations sanitaires étaient nettoyées manuellement une ou deux fois par année.

Ma première rencontre avec l'un de ces trônes majestueux remonte à ma tendre enfance, à la ferme de ma grand-mère, où j'ai grandi. Papa travaillait à la ferme. Grand-maman avait la moitié des revenus de la ferme et papa, l'autre moitié pour subvenir aux besoins de notre famille. Nous partagions la maison; deux pièces en bas pour grand-maman et la grande chambre en haut des escaliers pour stocker ses biens les plus précieux.

Accéder aux doubles sanitaires de grand-maman était une expérience éprouvante pour une enfant peureuse comme moi, surtout quand le crépuscule approchait. Nous devions franchir la porte arrière de la cuisine et relancer à droite l'escalier menant à la pièce au-dessus du hangar pour assurer notre sécurité. Tout va bien! À gauche, à travers la porte de la cuisine d'été, seule une vieille armoire en bois était visible. Il fallait s'avancer vers la porte ouvrant sur l'extérieur en passant par le porche. Ouf!! Directement à la droite, le stockage du bois. Il se trouvait au moins trois pieds plus bas et, au gré des périodes de l'année, soit regorgeait de cordes de bois ou déplorait leur absence.

L'allée vers les toilettes était bordée de murets. Un premier arborant la chère couverture de buffle (utilisée pour nous couvrir lors des promenades en traîneau), suspendue, prête à l'emploi. L'autre supportait la vadrouille et son essoreuse. Rien d'inhabituel. Enfin, nous arrivions à la bécosse!

Nous ne savions pas encore combien nous étions chanceux d'avoir la nôtre dans la remise à bois, donc attachée à la maison. Pourtant, c'était extrêmement froid quand il fallait s'y traîner les jours d'hiver. Mais elle était toujours bien peinte et tapissée. Grand-maman y veillait, car elle était fière de son cabinet d'aisances extérieur.

Comme papier de toilette, nous utilisions tous le catalogue de Sears Roebuck. Si la chance nous souriait, nous profitions des pages plus douces au toucher, choisies de préférence aux pages rêches, plus brillantes. Bien sûr, tout en choisissant notre page, nous admirions les photos (sauf en hiver). La plupart du temps, grand-maman plaçait une boîte en bois, peinte en gris, dans un angle de la bécosse. Les pages du catalogue, coupées en deux, y étaient stockées, commodément prêtes pour

les travaux de toute taille. Grand-maman était merveilleuse!

Pour l'éclairage, la cabane avait une petite fenêtre. Parfois sur le côté, mais souvent sur la porte en forme de lune. Celle de grand-maman se trouvait directement au-dessus du siège. Ainsi, en fermant les couvercles assortis aux orifices, on pouvait se hausser sur le banc pour obtenir un excellent point de vue, celui de l'œil d'un enfant.



Ces perspectives variaient selon les saisons. À l'automne, les pommes rouges suspendues au pommier d'hiver; ce vieil arbre, penché sur le poulailler, se trouvait de l'autre côté de l'allée, de notre point de vue. Parfois, une poule picorait les pommes tombées. Ou encore, le saupoudrage de neige sous le buisson de rosiers blancs du mariage de ma mère, qui prospérait en raison peut-être des écoulements souterrains. Près du bosquet de roses, le potager toujours parfaitement entretenu. Le soir, après sa longue journée de travail à la ferme, papa désherbait et câlinait régulièrement les plantes déjà en bonne santé. Des lignes droites sans mauvaises herbes. Afin de les voir, il fallait allonger le cou un peu vers la droite, un apprentissage facile pour un spectateur curieux.

Très souvent le matin, après avoir accompli les premières nécessités (à la bécosse), nous grimpons rapidement sur le banc pour

compter le nombre de vaches dans la basse-cour. De cette façon, nous savions combien de temps il restait avant la fin de la corvée. Car, après la traite, chaque vache sortait de la grange. Elles buvaient ensuite de l'eau dans la cuve de la basse-cour (faite d'un tronçon d'arbre dévidé) et elles se baladaient jusqu'à ce que la traite soit terminée. Nous attendions avec impatience la fin du rituel pour les conduire au pâturage. Nous devions d'abord nous assurer que les voisins n'étaient pas déjà sur la route avec leurs Ayrshire, qui allaient paître un peu plus loin de chez nous. C'était toujours amusant de voir quelles vaches étaient sur la route les premières, les Ayrshire ou nos Jersey.

Le lait des vaches était conservé au froid dans une cuve d'eau en ciment, à l'intérieur de la grange. Avant que le camion vienne chercher les bidons de lait pleins et en laisse des vides, papa sortait les bidons de huit gallons. Il les soulevait sur le plateau fabriqué à cet effet, à la hauteur du camion. Ce plateau était près de notre fenêtre de sorte que nous pouvions compter soit les bidons vides, soit les bidons pleins selon le moment où l'appel de la nature nous dépêchait vers notre point de vue.

Inutile de dire qu'à cet âge, très rarement avons-nous admiré les montagnes qui nous entouraient de beauté. (Le mont Sugar Loaf, en forme de pain de sucre; est-ce vraiment du sucre? Pourquoi le mont Owl's Head porte-t-il ce nom? C'est un mystère.)

Sauf en hiver, quand la fenêtre était trop givrée, nos jours étaient remplis de scènes champêtres. Nous gardons de bons souvenirs de cette bécosse très utilisée pour les pipis, à la maison de grand-maman.

Ma rencontre suivante avec ces merveilles en bois, c'est quand j'ai commencé l'école. Il y en avait deux, à deux trous. Une pour les garçons et une pour les filles. Bien sûr, elles étaient séparées dans le hangar de bois.

Mais quand, au secondaire, je me suis rendue à la maison d'une amie, j'ai pris conscience des inconvénients d'un lieu d'aisances non attaché à la maison. À ma grande consternation un jour de neige, elle se trouvait dans la cour près du garage. Cela s'est avéré une rencontre pleine de courants d'air.

Quelques années plus tard, je fus très excitée, en visitant les parents de mon petit ami, de découvrir des bécosses jumelles à double usage. La première, à l'étage à côté de la pièce au-dessus du hangar, projetait sa masse à l'arrière de la maison. Deux orifices, un grand et un petit pour les petits besoins; utilisés en duo, ils étaient vraiment confortables. Juste en dessous, une autre bécosse à deux sièges, dont l'accès se trouvait dans le hangar à bois. Il y avait une fenêtre bien entretenue sur un côté, comme celle du dessus. Quelle merveilleuse idée, un duplex biplace dans une même maison! Le seul de son genre à ma connaissance.

Avec six enfants et près de vingt ans plus tard, nous avons acheté la propriété (après le décès de mes beaux-parents). La bécosse duplex était intacte. Elle s'est avérée très utile à travers les années, même si nous avons également des installations modernes à l'intérieur. Maintenant que nos six enfants sont partis, elles sont vraiment au repos.

Cela nous semble encore incroyable d'avoir tant acquis dans la vie — deux bécosses à deux trônes sous un même toit. Et attachées à la maison, en plus!!



Chroniques – Chronicles

La démocratie à Potton Les élections de 1808, 1809 et 1810

Recherche de Jean-Louis Bertrand

Cette chronique trace le portrait des élus ayant représenté Potton au Parlement du Québec depuis les premières élections de 1792 et au Parlement du Canada à compter de 1867. Elle présente aussi le résultat des élections municipales à partir de la constitution en municipalité du Canton de Potton, en 1855. Et ce, avec une mise en contexte historique. Cette quatrième évocation porte sur les élections de 1808, 1809 et 1810.

La quatrième élection du Bas-Canada, nom du Québec à l'époque, se déroule du 30 avril au 18 juin 1808. Le territoire du Canton de Potton est partie intégrante du comté de Richelieu.

Les mêmes partis s'affrontent, le Parti britannique et le Parti canadien. Le poste de gouverneur est occupé de 1807 à 1811 par James Henry Craig, né en 1748 et décédé en 1812. C'est un militaire de carrière et un administrateur colonial.

Les élections générales de 1808 sont, comme les précédentes, très contestées. Le résultat du vote confirme la prépondérance du Parti canadien avec 30 élus, le Parti britannique comptant 18 élus. Rappelons que de 1808 à 1812 le Conseil législatif, dont les membres sont nommés à vie par le gouverneur, se compose de 16 conseillers, soit 15 du Parti britannique et un indépendant.

Dans le Comté de Richelieu sont élus les députés Louis Bourdages, pour un second mandat, et Hyacinthe-Marie Simon. Tous deux appuient le Parti canadien.

Nous avons présenté le député Louis Bourdages dans notre chronique publiée dans le volume 3, numéro 1 de *Histoire Potton History*. Rappelons qu'il appuie le Parti canadien et y joue un rôle très important. C'est un notaire, agent seigneurial et officier de la milice à titre d'aide-major.

Hyacinthe-Marie Simon dit Delorme est né le 15 août 1777 et baptisé le 9 septembre, dans la paroisse de Saint-Denis. Fils du seigneur de Saint-Hyacinthe, Jacques-Hyacinthe Simon dit Delorme, et de sa seconde épouse Marie-Anne Crevier Décheneaux. Il hérite d'une partie de la seigneurie de son père en 1778. Nommé commissaire de paix en 1803, il est chargé de faire prêter le serment d'allégeance en juin 1812. Il appuie le Parti canadien.

Ces deux députés sont réélus en 1809 et en 1810 dans un climat électoral effervescent.

La cinquième législature du Bas-Canada ne dure pas longtemps, du 10 avril 1809 au 18 mai 1809, soit 39 jours. Lors de cette session, deux questions dominent l'affrontement entre le gouverneur et la majorité francophone du Parti canadien : l'éligibilité des juges à l'Assemblée et l'expulsion du député juif Ezekiel Hart. Craig décide de dissoudre l'Assemblée législative et annonce de nouvelles élections. Les juges en question sont Pierre-Amable de Bonne et Louis-Charles Foucher.

Ezekiel Hart est né à Trois-Rivières le 15 mai 1770. Commerçant, prêteur, propriétaire foncier et seigneur de Bécancour. Élu député de Trois-Rivières en 1807 à une élection partielle, puis en 1808, il appuie le Parti britannique. L'Assemblée conteste son serment de député à cause de sa religion. Il ne pouvait être assermenté sur la Bible, les lois britanniques ne permettant pas alors aux juifs d'occuper un tel poste. Il est expulsé de

l'Assemblée le 28 janvier 1808 et, de nouveau, le 5 mai 1809. Il abandonne alors sa carrière de député.

Pierre-Amable de Bonne est né à Montréal le 25 novembre 1758. Reçu avocat en 1780, il devient juge de la Cour du banc du Roi en 1794 et prend sa retraite en 1812. Seigneur de Sault-Sainte-Marie et militaire, il termine sa carrière militaire à titre de colonel de la milice en 1809. Élu député de Québec en 1808 et 1809, il est expulsé de la Chambre en 1810 à cause de son statut de juge. Il appuie aussi le Parti britannique.

Louis-Charles Foucher est né à Rivière-des-Prairies le 13 septembre 1760. Notaire et avocat, il est nommé solliciteur général et inspecteur du Roi en mai 1795. Il devient juge à la Cour provinciale en 1803, puis à la Cour du banc du Roi en 1812. Il est député de Montréal-Ouest en 1796, de York en 1800 et de Trois-Rivières en 1804. Il est défait en 1808 dans ce comté. Il appuie le Parti britannique.



Ezekiel Hart

La cinquième législature ayant été dissoute, des élections ont lieu du 5 octobre 1809 au 23 novembre 1809. Le Parti canadien obtient 31 sièges, le Parti britannique 16. La sixième législature dure seulement deux mois. Le gouverneur Craig dissout à nouveau l'Assemblée le 1^{er} mars 1810, au motif que la Chambre a résolu que les juges sont inéligibles à la fonction de député.

De nouvelles élections se tiennent du 12 mars au 21 avril 1810. Le Parti canadien augmente sa représentation à 37 sièges alors que le Parti britannique est réduit à 13 députés. La septième législature siège du 12 décembre 1810 au 22 mars 1814. Durant son terme, un nouveau gouverneur, Sir George Prevost,

arrive à Québec; il devra gérer la guerre de 1812 contre les États-Unis.

Les défaites électorales de 1808, 1809 et 1810 sont très amères pour le gouverneur Craig, qui demande son rappel à Londres et quitte la colonie du Bas-Canada en juin 1811. Ces années de troubles politiques s'expliquent par les visées opposées du gouverneur Craig et du Parti canadien.

Le gouverneur est aux prises avec des changements importants qui bouleversent la société du Bas-Canada. Le marché continental prend de l'expansion sur le réseau des échanges commerciaux de l'Atlantique et les marchands britanniques veulent en profiter. Les Canadiens sont surtout des marchands locaux, des professionnels et des paysans attachés à leurs coins de pays, leurs coutumes et la religion catholique. Ils veulent obtenir le contrôle des subsides gouvernementaux et la suprématie de l'Assemblée à l'encontre du Conseil législatif et des prérogatives du gouverneur, soit le gouvernement responsable, comme en Angleterre depuis les années 1714. Ce principe qui fait son

apparition en 1807 au Bas-Canada ne sera acquis qu'en 1847, sous l'Acte d'Union du Haut et du Bas-Canada.

Le gouverneur et le Parti britannique défendent les valeurs aristocratiques, anglo-saxonnes et protestantes. Ils prônent l'assimilation des Canadiens par l'immigration anglaise, un gouvernement de type aristocratique, le développement des Cantons de l'Est pour réduire l'influence démographique des Canadiens, l'abolition du régime

seigneurial le long du Saint-Laurent, l'abrogation des lois civiles françaises, jugées désuètes en regard de la Common Law. L'arrivée des loyalistes augmente la pression exercée sur le gouverneur pour qu'il les favorise au détriment des Canadiens. De plus, la menace d'une guerre avec les États-Unis plane durant cette période; elle éclatera en 1812. Ajoutons que, de 1803 à 1815, l'Angleterre est aux prises avec les guerres napoléoniennes sur le continent européen.

Pour comprendre l'attitude du gouverneur au cours de cette période, il importe de situer sa carrière. James Henry Craig est un Écossais, né à Gibraltar en 1748. Il entre dans l'armée britannique à l'âge de 15 ans et combat contre les Américains lors de la guerre d'indépendance. Il aide à repousser l'invasion du Canada par les Américains en 1776. Il combat sur plusieurs fronts et est blessé à au moins deux reprises.

En 1795, les Pays-Bas sont envahis par l'armée révolutionnaire de la France. Le Stathouder Guillaume V d'Orange-



**Sir James Henry Craig,
général et administrateur colonial**

Nassau se réfugie en Angleterre. Une force britannique sous le commandement de Craig est envoyée au Cap, en Afrique du Sud, afin de protéger la colonie hollandaise contre les Français. L'expédition est un succès. Craig y demeure comme gouverneur jusqu'en 1797, puis il part pour l'Inde britannique, où il devient commandant en chef le 25 février 1801.

Il revient en Europe peu après et exerce un commandement en Méditerranée, malgré sa maladie, une hydropisie chronique.

Il accepte le poste de gouverneur général de l'Amérique du Nord britannique en 1807. Dès son arrivée à Québec, il doit s'aliter et met ses énergies à préparer la défense du territoire, vu l'imminence de la guerre avec les États-Unis.

À partir de 1808, Craig s'intéresse aux affaires civiles et décide de favoriser le Parti britannique au détriment du Parti canadien. Il endosse les mesures proposées par ses conseillers anglais : domination des Britanniques dans l'administration et la magistrature, construction d'écoles anglaises et protestantes, mise sous tutelle du clergé catholique et peuplement des terres nouvellement ouvertes à la colonisation dans les Cantons de l'Est par des Britanniques ou des loyalistes américains.

En 1810, il fait emprisonner les chefs du Parti canadien et les responsables du journal *Le Canadien* sans procès, sous des accusations de sédition et de trahison. Le député Pierre-Stanislas Bédard, chef du Parti canadien et fondateur du *Canadien*, passe près de trois ans en prison. Ce journal s'oppose fermement aux propos du quotidien *The Quebec Mercury* qui véhicule les idées du Parti britannique. *Le Canadien* a pour devise *Fiat justitia ruat caelum*, soit en français *Que le ciel s'écroule, mais que justice soit faite*. Le ciel s'écroulera lors des rébellions de 1837-1838, mais justice ne sera pas faite en faveur des Canadiens.

Déterminé à écraser les aspirations démocratiques et le nationalisme des Canadiens ainsi que les demandes de gouvernement responsable, Craig envisage des mesures plus permanentes : union des deux Canada, surreprésentation parlementaire des Cantons de l'Est, suppression de la Chambre d'assemblée. Mais les autorités de Londres refusent.

Le chemin Craig

Soulignons que, pour encourager l'immigration anglaise en provenance des États-Unis, le gouverneur Craig fait construire, en 1810, un chemin qui traverse les Cantons de l'Est et qui porte encore son nom sur une partie de son tracé. C'est le chemin Craig.

Ce sont 180 soldats de la Garnison de Québec qui réalisent ce projet. Les travaux commencent au mois d'août et se terminent seulement trois mois plus tard avec le résultat d'un chemin carrossable de 75 milles de long, entre la seigneurie de Saint-Gilles et Richmond, Canton de Shipton. Quoique particulièrement pénible à cause des rochers, des débris d'arbres, des souches et des marécages, le chemin Craig a permis d'établir un premier service de diligence reliant Québec à Boston.

Sir George Prevost et la guerre de 1812

Le baronnet Sir George Prevost (1767-1816) est un Suisse francophone engagé dans l'armée britannique en 1779. Après avoir servi dans les Antilles et en Nouvelle-Écosse, il est nommé, le 31 mai 1811, gouverneur général de l'Amérique du Nord britannique et commandant des forces militaires.

La guerre est imminente et Prevost constate sa faiblesse militaire par rapport aux forces militaires des États-Unis. Son armée compte 5 600 hommes et l'Angleterre, aux prises avec les guerres en Europe, ne peut lui envoyer de renforts. Il doit compter avec les 60 000 hommes de la milice. Mais ce sont surtout des Canadiens. Il se doit de les amadouer.

Rompant avec l'hostilité ouverte de Craig, il manœuvre en nommant des Canadiens au Conseil législatif, dont Charles-Gaspard Tarieu de Lanaudière en 1811 et Pierre-Ignace Aubert de Gaspé en 1812. Il neutralise le chef du Parti canadien Pierre-Stanislas Bédard en le nommant juge de la Cour du banc du Roi en 1812. Il reconnaît le modéré Louis-Joseph

Papineau comme chef de file des Canadiens. Il gagne l'appui du clergé catholique, en particulier de l'archevêque de Québec M^{gr} Joseph-Octave Plessis, nommé à ce poste en 1806 avec l'appui des autorités britanniques. Ce dernier dénonce les visées des Américains et demande aux catholiques de défendre le territoire sous peine de sanctions religieuses. Le 12 avril 1812, l'Assemblée vote, à la demande du gouverneur Prevost, la loi de milice et les subsides nécessaires pour défendre le territoire. Mobilisation de 2 000 hommes âgés de 18 à 25 ans choisis par tirage au sort pour la milice d'élite. En avril 1812, il crée le bataillon des Voltigeurs canadiens commandé par le Francophone Charles-Michel de Salaberry. Cette milice se couvre de gloire à Châteauguay en 1813.



La guerre de 1812 se déroule avant tout dans le Haut-Canada, dans la région des Grands Lacs. Au Bas-Canada, tout se joue à la bataille de Châteauguay le 28 octobre 1813. Les 1 800 soldats, miliciens et Amérindiens commandés par le lieutenant-colonel Charles-Michel de

Salaberry tiennent en échec les 3 000 soldats américains du major général Wade Hampton, qui doivent retraiter. Soulignons, parmi les miliciens britanniques, ceux du 2^e Bataillon du lieutenant-colonel Henry Ruiter, un des premiers pionniers de Potton.

Dénoncé à Londres par les Britanniques du Bas-Canada qui lui reprochent sa trop grande conciliation avec le Parti canadien et l'Église catholique, Prevost doit quitter son poste en mars 1815 et décède un an plus tard. Il sera remplacé par un administrateur, Sir George Drummond.

Et Potton?

Les électeurs du Canton de Potton sont peu nombreux et ne participent pas ou peu aux élections. Le comté électoral de Richelieu est vaste et la plupart des votants vivent le long de la rivière Richelieu, à majorité française. En 1806, Bouchette estime la population du Bas-Canada à 250 000 personnes, dont la très grande majorité est française et vit dans les seigneuries. Les victoires électorales du Parti canadien s'expliquent par la démographie.

Nous n'avons pas retrouvé de statistiques concernant la population de Potton pour la période de 1808 à 1814. En 1803, selon le registre des concessions des terres de la Couronne à Potton, 56 lots ont été concédés à autant de propriétaires. Comme il faut être propriétaire pour voter, il y a une possibilité de 56 votes. La population, à l'exception des loyalistes comme le colonel Ruiter, est composée de squatters venus des États-Unis qui ne peuvent voter, n'ayant pas de titre de propriété. Soulignons que la subdivision cadastrale du Canton de Potton ne se concrétise qu'en 1803 et que le loyaliste Ruiter n'obtient ses titres de propriété qu'en juillet 1803.

Sources

- *Chemins historiques*, site Web
- *Cinquième législature du Bas-Canada*, Wikipédia
- *Chronologie de l'histoire du Québec (1791 à 1840)*, Wikipédia
- *Dictionnaire biographique du Canada* – Craig, sir James Henry
- *Dictionnaire biographique du Canada* – Plessis, Joseph-Octave
- *Encyclopédie de la milice canadienne*, Nos ancêtres et la guerre de 1812, site Web
- *James Henry Craig*, Wikipédia
- *La guerre de 1812 – Chronologie*, site Web
- Leduc, Gérard et Paul Rouillard. *Potton d'antan – Yesterdays of Potton*, Association du patrimoine de Potton, CRM Mago, Potton, 1997, 134 p., p. 4
- Lemieux, Frédéric. *Dictionnaire des parlementaires du Québec de 1792 à nos jours*, Les publications du Québec, 3^e édition, 2009, 842 p., p. 58, 114, 206, 222, 299, 370, 712.
- *Septième législature du Bas-Canada*, Wikipédia
- *Sir George Prevost*, Wikipédia
- *Sixième législature du Bas-Canada*, Wikipédia

Lire l'histoire – Reading History

Aborder l'histoire des Cantons-de-l'Est
Présenté par l'auteur,
Jean-Pierre Kesteman

Ce petit livre ne vise évidemment pas à condenser la synthèse historique qu'avec des collègues universitaires nous avons déjà publiée, il y a quelques années. Il a plutôt comme objectif d'évoquer quelques aspects particuliers de l'histoire de la région et, en ce sens, il pourra intéresser toute personne désireuse de s'initier au passé des Cantons-de-l'Est.

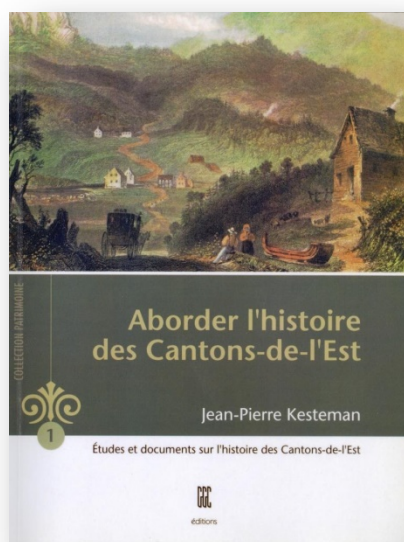
Structuré en dix chapitres, cet ouvrage s'attache aux grands mouvements de l'évolution de la région, depuis l'époque des Abénaquis jusqu'à la fin du 20^e siècle. On y retrouve des éclairages sur le peuplement, l'économie, la société, la culture et la politique. L'accent est mis sur la période de construction de la région, en gros de 1840 à 1930. L'évolution des dernières décennies est évoquée plus brièvement.

Sa présentation a été pensée pour accompagner une série de cours donnés depuis quelques années à la Formation continue des personnes aînées de l'Université de Sherbrooke. Il tente, en effet, de faire découvrir le passé régional par une combinaison de courts textes, de tableaux, de cartes et d'illustrations. Il vise par ailleurs à donner au lecteur l'occasion de se familiariser avec le travail pratique de l'historien et de percevoir l'utilité comme les difficultés du recours aux sources documentaires. Une place a été ainsi faite aux recensements, aux statistiques démographiques ainsi qu'aux documents photographiques.

L'ouvrage s'achève par une initiation au patrimoine architectural de la région et par une brève bibliographie.

Comme toujours, la direction et le personnel des Éditions G.G.C. ont pu apporter à ce modeste projet la qualité habituelle de mise en page et de présentation de leurs publications.

Nous avons tenté d'indiquer les références précises des photographies utilisées. Un certain nombre se retrouve depuis des décennies dans notre collection personnelle et il n'a pas toujours été possible d'en préciser l'origine lointaine. Nous accepterons avec plaisir toute information sur l'origine ou la propriété éventuelle des clichés publiés.



Sommaire

- 1 – Prendre la mesure d'une région
- 2 – Espace amérindien, peuplement américain
- 3 – Sortir une région de l'isolement
- 4 – Une agriculture spécialisée
- 5 – Une région très tôt industrialisée
- 6 – Le poids politique d'une région
- 7 – La double culture
- 8 – Transformations économiques au 20^e siècle
- 9 – Transformations démographiques et sociales au 20^e siècle
- 10 – L'architecture traditionnelle

Kesteman, Jean-Pierre. *Aborder l'histoire des Cantons-de-l'Est*, Les Éditions G.G.C., Sherbrooke, 2007.

Prochaine brochure de l'Association à paraître en juin 2016



Nouvelle brochure

distribuée gratuitement
au Bureau touristique
et sur notre site Web

New Pamphlet

Available freely
at the Office of Tourism
and on our website

LE PATRIMOINE BÂTI DE POTTON**THE HERITAGE OF OUR BUILDINGS****LES COMMERCES****POTTON'S BUSINESSES**

Le magasin Jewett – Vale Perkins – Jewett's Store

**Association du
patrimoine de Potton**

www.patrimoinepotton.org
info@patrimoinepotton.org



**Potton Heritage
Association**

www.pottonheritage.org
info@pottonheritage.org

Merci à notre commanditaire

**La municipalité
du Canton de Potton**



Thanks to our Sponsor

**The Municipality of
the Township of Potton**

Association du patrimoine de Potton

www.patrimoinepotton.org
info@patrimoinepotton.org



Potton Heritage Association

www.pottonheritage.org
info@pottonheritage.org

Publications de l'Association

DÉPLIANTS BILINGUES

[FORMATS PAPIER ET NUMÉRIQUE]

- Grange ronde de Mansonville, 2014
- Dunkin, 2011
- Highwater, 2011
- Le patrimoine religieux de Potton, 2011
- Vale Perkins, 2011
- Knowlton Landing, 2010
- Monastère russe, 2010
- Owl's Head, 2010
- Vorokhta, 2010
- Pont de la Frontière, 2009

DÉPLIANTS BILINGUES [FORMAT PAPIER]

- Cyclo-route Potton, 1995
- La route des cimetières
Un hommage à nos ancêtres, 1995

BROCHURES BILINGUES

[FORMATS PAPIER ET NUMÉRIQUE]

- Le patrimoine bâti de Potton, 2015
The Heritage of our Buildings,
Les commerces – *Potton's Businesses*
- Les paysages de Potton, 2014
Un bien culturel collectif
The Landscapes of Potton
Our Collective Cultural Heritage
- Incomparable Potton, 2013
- Le patrimoine bâti de Potton, 2013
The Heritage of our Buildings,
Les résidences – *Potton's Homes*
- Un canton à découvrir Potton
Yours to discover, 2010
- Une promenade au village Mansonville
A Walking Tour, 2007 et 2011

LIVRES [FORMAT PAPIER]

- *Place Names of Potton and More*, 2013
- Répertoire toponymique de Potton
Un patrimoine à découvrir et à parcourir, 2009

LIVRES [FORMAT NUMÉRIQUE]

- Potton d'antan
Yesterdays of Potton, 1997

REVUE BILINGUE [FORMAT NUMÉRIQUE]

HISTOIRE POTTON HISTORY

- Volume 1 – N^{os} 1 et 2 – 2013
- Volume 2 – N^{os} 1 et 2 – 2014
- Volume 3 – N^o 1 – Printemps 2015
- Volume 3 – N^o 2 – 2015 – Spécial 25^e
- Hors-série – 2015 – 150^e anniversaire de la St. John's Lodge N^o 27

REVUE BILINGUE [FORMAT PAPIER]

HISTOIRE POTTON HISTORY

- Volume 4 – N^o 1 – Printemps 2016

La revue accepte de recevoir pour publication des articles qui concernent le patrimoine de Potton.

Reader contributions about the history and heritage of Potton and its families are welcomed.

C.P. 262, Mansonville (Québec) J0E 1X0